

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA SEMAINE AGRICOLE



ORGANE DE LA CAMPAGNE

Cultivateurs, Correspondez avec nous !

Ecrire pour le laboureur c'est faire l'aumône aux pauvres

IIÈME ANNÉE VOL. III.

MONTRÉAL, JEUDI, 12 JANVIER 1871.

No. 11

SOMMAIRE du No. 11—12 Janvier, 1871

Agronomie.

AGRICULTURE PROPREMENT DITE.—Goëmon Résidus de distilleries, brasseries, su- creries et féculeries. Mars de raisins de pommes et de poires. Feuilles mor- tes.—P. Joigneaux.....	161
LA ROUTINE VAINCUE PAR LE PROGRÈS.—Pre- mière partie. Chapitre XXXII. Visite de Jean Progrès chez M. Blanchard. Nouvelles conditions entr'eux. Bases d'un bail de ferme en argent.....	163
DRAINAGE DES TERRES.—Scott Caplin.....	165
Notes de la Semaine.	
POULINS PERCHERONS.....	167
LA CAUSE AGRICOLE.....	167
LA VACHE ALDERNEY.—SA DÉGÉNÉRATION. —Dr. Genaud.....	169
LA RACE PORCINE.—Les cochons du pays et les espèces importées.—Ls. Lévêque, M. O. A.....	170
INVASION DU CANADA.—Le puceron Califor- nien.....	171
SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE DU COMTÉ DE L'AS- SOMPTION.....	173
ELECTION DES OFFIERS ET DIRECTEURS DE LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE DU COM- TÉ DE CHAMBLY.....	173
SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE DU COMTÉ DE MONT- CALM.....	173
SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE DU COMTÉ DE JAC- QUES-CARTIER.....	173
SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE DU COMTÉ DE VER- CHÈRES.....	173
LA MAISON RUSTIQUE DES DAMES.—Devoirs et travaux d'une Maîtresse de maison. —Aurèle.....	174

Hygiène.

REMÈDE CONTRE L'ÉPARVIN.—Dr. Genaud...	175
VOLAILLES TENUES ENFERMÉES.—Dr. Ge- naud.....	173

Economie Domestique.

RECETTE.—Ciment pour faire tenir les instru- ments dans leur manche.—Dr. Ge- naud.....	175
--	-----

Illustrations.

Drainage des terres douze gravures.....	165
Doriphora l-lineata.....	171
LES MARCHÉS DE LA PROVINCE.....	176

NOUS PAYERONS AUX AGENTS

Un salaire de \$35 PAR SEMAINE. ou nous allou-
rons une forte commission pour vendre notre
nouvelle invention. Adresse.

J. W. FRINK & CIE., Marshall, Mich.

20 Octobre.

21—ap

Agriculture proprement dite.

Goëmon.

On donne ce nom aux algues ou plantes marines que l'on trouve collées aux rochers des côtes ou que les vagues jettent sur les rivages, et que les cultivateurs du littoral recherchent à titre d'engrais. Il rentre assurément dans la catégorie des engrais verts ; cependant, comme par sa composition, il diffère sous beaucoup de rapports de ceux dont il a été parlé plus haut, nous avons cru devoir lui consacrer un chapitre spécial.

Le goëmon ou varech, comme on l'appelle encore, est moins estimé quand on le ramasse sur la grève que lorsqu'on le détache des rochers des côtes. Le premier, c'est-à-dire le *goëmon d'échouage*, n'est utilisé, assure-t-on, qu'après avoir servi de litière au bétail, tandis que le *goëmon de rocher*, récolté au moment de la marée basse, est enterré de suite. La théorie ne s'explique pas ; cette préférence, mais il suffit que la pratique la sanctionne pour que nous la croyions fondée.

On ne fait usage du goëmon, en France, que sur les côtes de la Normandie et de la Bretagne. Dans le département des Côtes-du-Nord, du côté de Panvenan et de la pointe de Talbert, on enfouit de suite les plantes marines qui donnent d'excellents résultats dans la culture du lin, du chanvre et de l'orge. On affirme qu'elles augmentent la quantité et la qualité de la filasse. En retour, on ne s'en soucie point dans la culture de l'avoine et du trèfle.

La récolte du goëmon ne devrait pas être permis en tout temps, car les poissons y déposent leur frai, et il est convenable d'attendre l'éclosion des œufs, avant d'autoriser les cultivateurs à faire leur provision.

M. Hodges rapporte que les plantes marines ont été employées depuis longtemps par les fermiers des côtes d'Irlande et d'Ecosse. Et il ajoute : — " Comme l'analyse démontre qu'elles

contiennent tous les éléments exigés par nos récoltes, elles doivent contribuer à la fertilité de toute espèce de sols. Dans beaucoup de districts de l'Irlande, on n'emploie pas d'autres engrais que les herbes marines, et par leur secours on met la terre en état de produire, chaque année, les récoltes les plus épuisantes. On les emploie aussi beaucoup pour fumer les prairies, et on trouve qu'elles améliorent les qualités de l'herbe. Les herbes fraîches se placent aussi très-souvent dans les sillons avec les pommes de terre, et leur emploi produit une récolte abondante. On dit que les pommes de terre sont plus grosses que celles qu'on cultive avec l'engrais de basse-cour. Il est nécessaire d'empêcher le contact direct des herbes marines avec la plante qu'elles endommageraient. Appliquées sur les choux, elles leur communiquent une bonne saveur. On emploie ordinairement les herbes marines, à raison de 50 charges par arpent. "

Nous pensons qu'il vaut mieux renouveler fréquemment les fumures au goëmon par petites doses, que d'en employer des quantités considérables en une seule fois, attendu que les engrais où le sel marin abonde ont l'inconvénient, lorsqu'on les emploie d'une manière irréfléchie, de rendre les terrains stériles pour un certain nombre d'années.

Le goëmon convient surtout aux terres humides. On l'emploie très-souvent dans la préparation des composts, soit en mélange avec des gazons, soit en mélange avec du fumier de ferme et du sable de mer.

Résidus de distilleries, brasseries, sucreries et féculeries.

Il est d'usage d'utiliser la plupart de ces résidus pour l'alimentation du bétail, et de les convertir par conséquent en engrais, en prenant une voie détournée ; toutefois, dans le cas où l'on aurait un excédant de pulpe ou de drèche, ou bien encore dans le cas où un degré de fermentation trop avancée les ferait rebuter, on pourrait

les employer directement à fumer les terres légères et sèches. Seulement, avant de s'en servir, il serait d'une sage pratique de les mélanger avec de la chaux fusée ou des cendres de bois, afin de les désacidifier. A défaut de chaux et de cendres, on arriverait au même résultat en les arrosant de purin, d'eau de lessive, d'eau de savon, ou en les mêlant pendant quelques semaines aux fumiers de la ferme.

Les eaux de lavage des féculeries et les résidus de pommes de terre, improprement désignés sous le nom de son, ont été employés avec succès à Trapes, par M. Dailly, il y a une dizaine d'années.— " Nous avons vu chez M. Dailly, écrit M. Fouquet dans son *Traité des engrais et amendements*, une pièce de terre qui, ne recevant depuis plusieurs années, que les eaux de féculeries comme engrais, avait acquis un haut degré de fécondité.

" On ne pouvait plus y cultiver les céréales, car elles versaient constamment, mais toutes les plantes potagères y réussissaient à merveille et donnaient de superbes produits. "

De son côté, Schewerz, dont le nom fait autorité, et à juste titre, a écrit dans ses *Préceptes d'Agriculture pratique* : — " Je connais des exemples de l'emploi immédiat des résidus de la fabrication d'eau-de-vie de pommes de terre. Un arpent qui avait déjà porté des pommes de terre deux années de suite, fut arrosé avec ces résidus étendus d'eau et planté une troisième fois en pommes de terre, et il produisit dans la proportion de 600 minots à l'arpent. Une pareille fumure doit convenir surtout à un sol léger et sablonneux. Mais, à cause des moineaux et des chenilles, qui sont très-avides des débris fermentés de la pomme de terre, il faut que cet engrais soit enfoui de suite. "

On assure que les cônes de houblon qui ont servi aux brasseurs, sont d'un bon effet sur les prés et les champs. Nous pouvons affirmer qu'il conviendrait spécialement aux houblonnières.

Les tourillons de brasseries, autrement dit les germes de céréales employées à la fabrication de la bière, fournissent un bon supplément d'engrais à l'orge et au froment. Mathieu de Dombasle l'employait, au printemps, dans la proportion de 30 à 40 minots par arpent.

Marc de raisins de pommes et de poires.

On donne le nom de marcs aux résidus des fruits, dont on a exprimé le jus par une forte pression pour en faire, par exemple, du vin ou du cidre. Ces marcs, en bonne justice et en bonne culture, doivent retourner aux vignobles et aux vergers qui se sont appauvris pour les produire. Les cultivateurs n'admettent pas toujours ce principe, mais d'aucuns pourtant l'admettent parfois. Ainsi,

dans les grands crus de la Côte d'Or, le marc des raisins est rendu à la vigne, et souvent même, cette vigne ne reçoit pas d'autre engrais ; cette restitution toute naturelle, toute rationnelle, a l'immense mérite, à nos yeux, de sauvegarder la délicatesse des vins. Les cultivateurs d'Argenteuil assurent que le marc de raisin est précieux pour les figuiers.

Les marcs de pommes et de poires qui ont servi à la fabrication du cidre ordinaire et du poiré, restent très-souvent sans emploi. Cette perte est d'autant plus regrettable qu'ils constituent l'engrais naturel des vergers. On les rebute, nous le savons parce qu'ils sont très-acides et que dans cet état, ils peuvent contrarier la végétation. La remarque est juste ; mais comme il est très-facile de détruire cette acidité, il nous paraît plus convenable de triompher de l'inconvénient que de reculer devant lui. Du moment que l'on voudra se donner la peine de mélanger les marcs de pommes et de poires ou avec de la chaux, ou avec des cendres de bois, ou avec des fumiers de ferme, on réussira certainement à corriger les défauts de cet engrais végétal. Ce conseil a été publié souvent, mais jusqu'à cette heure, il été suivi que de loin en loin.

Selon nous, le meilleur mode d'emploi des marcs ainsi préparés, serait de les enterrer au pied des arbres par un léger labour, aussitôt après la chute des feuilles. Il ne serait pas nécessaire de les étendre sur une large surface, attendu que les racines des arbres sont pour ainsi dire des drains naturels qui conduisent les liquides entre terre et bois, jusqu'à leurs extrémités.

Les fruits pourris sont un engrais au même titre que les marcs. Au lieu de les jeter dans la rue ou sur les fumiers, ce qui est plus convenable, on devrait, quand le nombre en vaut la peine, les mettre à part, les écraser un peu, les saupoudrer de chaux ou de cendres de bois, les arroser de temps en temps avec de l'eau de fumier, et s'en servir dans le courant de l'hiver, pour fumer les arbres du jardin ou du verger. Là, au moins, ces fruits pourris seraient à leur véritable place.

Feuilles mortes.

Les parties vertes de végétaux forment assurément de plus riches engrais que les parties sèches ou mortes. Quand on peut récolter les fougères au moment de leur fructification, le myrtillier en pleine végétation, les roseaux bien vivants, on aurait tort de ne pas le faire. Quand on a sous la main des débris de légumes très-frais on aurait tort également de ne pas les ajouter au compost du potager ; mais ce n'est point une raison pour dédaigner les débris morts qui, en fin de compte, ne sont pas sans valeur.

Commençons donc, vers la fin de l'automne, par ramasser avec soin les feuilles mortes qui nous appartiennent, et faisons-les pourrir en tas ou en fosse, en les arrosant de fois à autres avec des urines, des eaux de récurage ou des eaux grasses. En France, les connaisseurs savent bien que les feuilles pourries forment l'engrais par excellence des plantes délicates, et nous nous rappelons que Soutif, un nom connu des horticulteurs parisiens, l'affectonnait particulièrement pour ses fraisiers et ses treilles de chasselas. Dans le Westland, aux environs de La Haye, les jardiniers ont des composts de feuilles de dix-huit mois à deux ans, dont ils font le plus grand cas, et certes les jardiniers du Westland sont des modèles en Europe. Dans la Campine Belge, où les engrais sont préparés avec des soins merveilleux, les feuilles ou épingles de pins et de sapins sont très recherchées. Dans tous les villages, et derrière chaque maison, vous verrez une fosse maçonnée ou planchée, ou garnie de claies, dans laquelle les feuilles mortes de toute nature vont se mêler au fumier de chèvres, aux matières fécales, aux eaux sales et aux eaux de lessive et de savon.

Dans les diverses localités, où l'enlèvement des feuilles des bois est permis ou toléré, les cultivateurs vont les ramasser avidement et en emplir des paillasses vides ou des chariots doublés de toiles. Ils en font litière aux bêtes ou bien ils mêlent ces feuilles au fumier, par couches alternatives, au moment de la mise en tas.

Les feuilles mortes n'ont pas, indistinctement, une même valeur ; celles du noyer sont considérées comme étant de mauvaise qualité, à cause de leur amertume très caractérisée. Cependant il y a lieu de supposer que si l'on avait la sagesse de les appliquer aux arbres qui les produisent, ceux-ci s'en trouveraient bien. Les feuilles de peuplier ne jouissent pas non plus d'une bonne réputation et passent pour être nuisibles aux prairies qu'elles recouvrent à l'automne. Sur ce point, tous les praticiens s'accordent. Donc, il y aurait pour eux double profit à les râtelier, à les mettre en tas, à les transformer en composts en leur adjoignant le purin, la cendre ou la chaux. En même temps qu'ils délivreraient le gazon d'une couverture nuisible, ils créeraient un engrais convenable.

Si nous nous en rapportons à ceux de nos savants qui établissent la valeur des engrais d'après la quantité d'azote qu'ils renferment, nous dirions nécessairement que les feuilles de chêne valent un peu moins que les feuilles de hêtre, puisque les premières contiennent un peu moins d'azote que les secondes. Nous aimons mieux nous en rapporter aux praticiens qui soutiennent justement le

contraire, et préfèrent de beaucoup les feuilles du chêne à celles du hêtre. Lorsque nous avons à nous prononcer entre les résultats du chimiste et les résultats du cultivateur, nous n'hésitons jamais.

On ne ramasse pas toujours les feuilles mortes, vers la fin de l'automne ; soit négligence, soit défaut de temps, certains cultivateurs ajoutent souvent cette récolte à la sortie de l'hiver. En ceci, nous prenons la liberté de les blâmer, car il est de notoriété publique dans les villages voisins des forêts, que les feuilles enlevées de bonne heure font un engrais préférable à celui des feuilles qui ont passé l'hiver au bois. D'où vient cette différence ? L'explique qui pourra. Elle existe, et nous nous contentons de la constater ici. Cependant, nous pourrions rapporter, sans nous compromettre, que les uns attribuent l'appauvrissement des vieilles feuilles à un commencement de fermentation qui les priverait d'un peu d'azote, tandis que les autres l'attribuent à une perte de sels solubles qui s'en iraient dans le sol, comme s'en va la potasse du bois flotté ou du bois exposé longtemps à la pluie.

Les fumiers, auxquels on ajoute les feuilles mortes, conviennent à tous les terrains.

L'administration forestière est très-avare des feuilles mortes de ses bois et ne les laisse prendre que lorsqu'elle ne peut faire autrement. Il serait à désirer qu'elle pût concilier ses intérêts avec ceux du public, mais la chose ne nous paraît pas facile. On a dit que la restitution complète des feuilles n'était pas absolument nécessaire aux forêts et qu'il n'y aurait pas d'inconvénient sensible à leur dérober un quart ou un tiers de leurs dépouilles. On nous permettra de répondre que cette thèse n'est pas soutenable, et que si elle conduit à une popularité facile, c'est toujours au dépens de la vérité. Le feuillage mort est le fumier des bois, la nourriture des arbres ; la nature ne l'a pas destiné aux champs. Les arbres ne se dépouillent pas de leurs feuilles uniquement pour restituer ce qu'ils ont emprunté au sol pendant le cours de leur végétation ; ils ont un second but, celui d'améliorer le terrain et de lui donner de la valeur au profit du repeuplement. Plus il y aura de feuilles pourries, plus le sol s'enrichira, plus le fonds aura de valeur réelle, plus la végétation y deviendra rapide et luxuriante. Du moment donc que vous autorisez la soustraction des feuilles, vous autorisez l'appauvrissement du fonds ; du moment que vous empêchez celui-ci de gagner, vous le constituez en perte. Comment s'y prend-on, parfois pour rendre productives des terres de dernier ordre. On y plante des arbres verts qui, tous les

ans, y fabriquent de l'humus avec leurs feuilles mortes, et au bout d'un quart de siècle ou d'un demi-siècle, on peut défricher et cultiver. Où rien ne poussait, tout poussera. En serait-il ainsi si les propriétaires de la sapinière détournaient ou laissaient détourner, chaque année, de leur destination le quart ou le tiers des feuilles ? Evidemment non.

Si nous savions seulement nous servir de nos yeux, nous verrions bien vite que la nature nous fait la leçon et que sa manière de cultiver est une critique permanente de la nôtre. Elle fournit aux terrains qu'elle occupe les provisions pour les plantes et la réserve pour les garder-manger. Les bons cultivateurs l'imitent ; mais combien sont-ils ? Pour un qui lui emboîte le pas, nous en comptons des milliers qui prennent le contre-pied de sa méthode et font pâtir du coup les récoltes et le terrain.

(A continuer.)

Pour la Semaine Agricole

La routine vaincue par le progrès.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE XXXII.

VISITE DE JEAN PROGRÈS CHEZ MR. BLANCHARD.—NOUVELLES CONDITIONS ENTR'EUX.—BASES D'UN BAIL DE FERME EN ARGENT.

Dès la pointe du jour, Progrès mit la peau de sa vache dans sa voiture, et partit pour la ville.

Après avoir porté à la tannerie la peau de la pauvre bête, il se rendit chez M. Blanchard, qui l'accueillit avec affabilité et lui offrit à se rafraîchir.

—Qu'est-ce qui vous amène à la ville aujourd'hui, mon brave Jean ? On n'a pas coutume de vous y voir les jours de travail, et surtout dans cette saison.

—Oui, Monsieur, c'est bien vrai ; je n'y viens que quand je n'ai rien à faire ; je n'ai pas de temps à perdre. Je viens vous annoncer une mauvaise nouvelle ; mais il ne faut pas vous fâcher, ce ne remédierait à rien.

—Qu'est-ce donc ?

—Ma femme a mené ses vaches dans le trèfle, elles sont enflées, et la plus belle est morte malgré nous. Tenez, Monsieur, voilà trois piastres pour la moitié de sa peau.

—Comment, vous avez perdu cette belle vache qui avait coûté près de quarante piastres.

—Hélas ! oui, Monsieur, et il n'a pas fallu grand temps, je vous assure. Marguerite a failli en devenir folle de chagrin. Mais elle avait beau pleu-

rer, cela ne rendait pas la vie à la pauvre bête. Heureusement que nous n'en avons pas perdu d'autre. Elle était si gourmande, cette pauvre vache, qu'elle avalait le trèfle à grande gueulée ; mais, elle a payé cher sa gourmandise.

O dites donc plutôt que c'est nous qui la payons cher ; mais, vous la payerez seul ; cela ne me regarde pas ; je vous ai défendu plus d'une fois de faire des trèfles ; et vous n'avez tenu aucun compte de ma défense ; tant pis pour vous.

Mais, sans mes trèfles, pensez vous mon maître, que j'aurais eu six vaches au lieu de trois ? Il vous en reste encore cinq, vous voyez que vous en gagnez encore deux.

Eh, bien ! tant mieux, on ne remplacera pas celle qui est morte. Croyez-vous que j'ai de l'argent pour suffire à toutes vos folies ? Si vous n'aviez pas voulu faire le savant, ma vache ne serait pas morte.

—Dites donc plutôt, Monsieur, que si j'avais été plus savant ma vache ne serait pas morte. Il faut faire beaucoup d'expérience, avant de devenir maître.

Cela vous est aisé à dire ; depuis que vous êtes devenu riche, vous n'y regardez pas d'assez près. Quand à moi, je vous déclare que je ne payerai pas ma part de la vache, si vous tenez absolument à en acheter une autre.

—Alors, Monsieur, vous n'aurez pas, non plus, votre part dans les élèves que nous ferons.

—Allonc donc, êtes vous fou, Progrès ? Vous faites vos élèves avec mes fourrages, il me semble que j'ai bien droit à la moitié.

—Dites plutôt, Monsieur, que nous les faisons avec mes trèfles que vous détestez tant. Si je me fusse contenté de vos prés et de vos bruyères, nous n'aurions pas eu plus d'élèves qu'autrefois.

—Cela ne me regarde pas, je vous le répète ; et si vous défrichez vos bruyères, vous ferez encore moins d'élèves ; car je pense bien qu'après ce qui vient d'arriver, vous ne ferez plus de trèfle.

—Si fait, si fait, Monsieur, et plus que jamais ; aussi, je viens vous demander de venir chez moi pour s'entendre avec des ouvriers pour bâtir l'étable neuve dont nous avons déjà parlé. Impossible de m'en passer ; il va falloir que nous achetions de nouveau bétail, soit des moutons, soit des vaches ; car sans compter mes fourrages que je suis obligé de mettre, en partie, en meules, j'espère avoir une bonne provision de betteraves, pour l'hiver prochain. Elles sont superbes et il me faudra beaucoup d'animaux pour manger tout cela. Il nous faut donc du logement pour les mettre ; nous ne pouvons les laisser coucher dehors. Aussi j'ai

apporté des pierres, il n'y a plus qu'à bâtir.

—Ah ça ! Progrès, vous n'entendez donc pas ? Je n'ai d'argent ni pour acheter des animaux, ni pour bâtir ; encore bien moins pour réparer vos folies ; à moins que les récoltes de vos défrichements ne m'en fournissent ; mais j'ai entendu dire que votre blé n'avait pas mieux réussi que votre avoine l'an passé.

—C'est vrai, Monsieur, et cela est encore dû à mon peu de savoir ; mais cela ne vous fait rien, puisque je me suis engagé à vous donner autant de blé de mon défrichement que de mes vieilles terres. Mon blé est versé, et me donnera presque rien ; mais, Dieu merci, celui sur trèfle pourra payer pour les deux. Enfin, c'est mon affaire. Voyons, maître, revenons à notre étable.

—Je n'ai pas d'argent, vous dis-je, et je ne veux pas faire construire.

—Eh ! bien, Monsieur, n'est-il pas convenu, comme nous l'avons dit cet hiver, que j'avancerai l'argent, que vous me payerez l'intérêt à cinq pour cent ; et quand vous me rembourserez, je vous payerai à mon tour, trois du cent, comme M. Martineau vous l'a dit.

—Mais, dit M. Blanchard, si je vous paie cinq pour cent, quel avantage aurai-je, si ce n'est de payer un intérêt pour rien ?

—Comment, pour rien ? Le bétail est à moitié ; j'en aurai le double, et vous, par conséquent, vous aurez la moitié du bénéfice, qui vaudra bien au delà de vos cinq par cent.

Oui, surtout si vous perdez encore des vaches ! et d'ailleurs, je vois que vous ne vendrez pas des vaches de sitôt ; vous me direz toujours que vous voulez en augmenter le nombre et j'en serai pour mes cinq par cent.

—Monsieur, pensez-vous que vos terres s'en trouveraient plus mal ?

—Qu'est-ce que cela me fait, à moi, si vous y mettez des trèfles, des luzernes, des betteraves, et que sais-je encore ? Avec vos nouvelles méthodes, bientôt vous ne sèmerez plus de blé, ni avoine. Mais, où donc avez vous mis ces betteraves dont vous parlez ?

—Je les ai mis dans la pièce carrée.

Dans la pièce carrée, mais elle était en blé, l'an dernier, elle devrait être en avoine, cette année ; elle y vient ordinairement très belle.

—Certainement, c'est de la bonne terre, que la pièce carrée, et de plus vous saurez que je l'ai marnée ; aussi mes betteraves et mes choux branchus y sont superbes.

Et que voulez-vous que je fasse de ma part de ces choux et de ces betteraves ?

—Mais, Monsieur, je ne compte point vous en donner.

Et qu'en ferez-vous ? Vous les vendrez donc ?

—Pas du tout, je compte les faire manger aux animaux que nous mettrons dans l'étable neuve.

Eh ! bien, en voilà encore des vôtres ! Et, avec vos trèfles, vos choux et toutes vos sottises, vous ne voulez plus faire de blé !

Oui, mon maître, oui ; mais au lieu de semer un tiers de mes terres en blé, un autre tiers en avoine et de laisser le troisième tiers à rien faire, je n'en sèmerez que le quart en blé, le quart en avoine, le quart en prairies artificielles, et dans le dernier quart, je ferai des récoltes sarclées c'est-à-dire, des plantes qui serviront à la nourriture des animaux.

—Ta, Ta, Ta, dit M. Blanchard, qui se leva rouge de colère, tapa du point sur la table en criant je ne souffrirai jamais cela, vous partirez plutôt. Voyez donc, avoir l'audace de me dire qu'il ne sèmera plus qu'un quart de la terre en blé ; puis pour comble de folie, ruiner ma terre avec des choux, des betteraves et mille autres plantes bonnes à rien, dont je n'aurai pas même la moitié. Encore une fois, je vous le dis, ça n'ira pas comme cela, Monsieur Progrès !

Il faut que je perde vingt piastres parce qu'il a plu à madame votre femme de faire crever ma vache ; il faut que je vous fasse bâtir une écurie et que je vous paie des intérêts pour des animaux que vous ne voulez pas vendre ; il faut que je perde mon avoine, parce vous voulez cultiver des betteraves et des choux ; non, non, je vous le dis, Monsieur Progrès, ce qu'il y a de mieux à faire c'est de nous séparer, je chercherai un autre fermier et vous une autre ferme.

Progrès resta quelque temps sans répondre. Il regrettait sa ferme qu'il avait déjà pas mal arrangée ; son cœur se fendait à la pensée de quitter son voisin, M. Martineau, enfin, il regrettait tant de choses, qu'après avoir réfléchi quelque temps pendant que M. Blanchard se promenait à grands pas, il dit :

—Ecoutez, Monsieur, il ne faut pas nous quitter, parce que nous sommes bien ensemble.

—A la bonne heure, j'aime à vous voir venir à la raison ; je savais bien que vous finiriez par voir clair ; car, mon cher Progrès, je sais que vous êtes intelligent, honnête, travailleur ; votre femme vous vaudrait ; ne pensez plus à toutes ces balivernes qu'on vous a mises dans la tête.

Je crois que c'est votre M. Martineau avec sa petite demoiselle de fille qui vent faire à la fois, la paysanne et la demoiselle, qui vous ont mis tout cela dans la tête. Puisque votre vache est morte, je consens à en perdre la moitié, et en disant cela, il

prenait les trois piastres que Progrès avait mis sur la table. Vous n'en achèterez pas d'autres ; votre femme fera quelques fromages de moins, voilà tout. L'année prochaine, ses petits élèves remplaceront la vache et au-delà. Ne parlons plus d'étable, rangez vos pierres en tas, elles ne vous gêneront pas là et nous pourrions peut-être trouver à la vendre ; ne semez plus de trèfle et restons bons amis. Je vous promets, même de ne plus parler de ces cinq sous là ; taapez là.

M. Blanchard se rassit en tendant la main à Progrès, dont le visage s'était rembruni pendant toute cette kirie de paroles, il réfléchissait profondément. Après quelque temps de silence, il dit :

—Monsieur, je suis bien sensible à toute l'amitié que vous m'avez montrée, mais je dois vous dire que je ne puis accepter les conditions que vous me proposez. Mon fils reviendra dans deux ans et demi de son école, il ne consentira jamais à continuer nos anciens arrangements ; je ne voudrais pas me séparer de mon fils, qui ne sera pas encore assez âgé pour travailler seul, et ma femme mourrait de chagrin de le voir si jeune, livré à lui-même. Changeons nos arrangements ; donnez-moi votre ferme à prix d'argent.

—Mais, non, pas du tout ; vous ne me donnerez pas en argent ce que vous me donnez en nature ; j'ai besoin de ma terre, je ne suis pas riche, j'ai des enfants à établir, c'est impossible.

—Eh ! bien, dit à son tour Progrès, en se levant, nous nous quitterons. Et il se disposait à s'en aller, lorsque M. Blanchard, qui avait réfléchi à son tour, et qui savait bien qu'il trouverait difficilement un aussi brave fermier, lui dit :

—Allons, allons, père Progrès, asseyez vous, et causons ensemble. Que voulez vous, décidément ?

—Je voudrais, Monsieur, prendre votre terre à prix d'argent. Comme cela, vous serez assuré de votre revenu, ma récolte, mon bétail, dont je vous rembourserai la moitié qui vous appartient, le bien de ma femme répondant de ce que je devrai vous donner chaque année ; et vous me laisserez libre de cultiver comme je l'entendrai.

—Mais comment pourrions nous fixer un prix ?

—Ah ! tenez, Monsieur, j'en ai causé avec M. Martineau, et nous avons décidé de faire un arrangement qui ne vous fera pas perdre un sou. Vous avez un livre où sont marquées toutes les recettes que je vous donne. Eh ! bien, nous allons additionner tout ce que vous avez reçu depuis cinq ans, afin qu'il y ait de bonnes et de mauvaises années, et puis nous prendrons le cinquième du total, pour faire le prix du fermage.

—Ce n'est pas assez, Progrès, les terres augmentent, je suis sûr que ma moitié ira plus haut d'ici à cinq ans, qu'elle n'a été depuis les cinq dernières années.

—Grâce à mes trèfles que vous détestez tant.

—Voyons, faisons le calcul, pour voir combien ma moitié me donne par arpent.

Et là dessus, M. Blanchard qui avait beaucoup d'ordre, fit ses caculs et dit :

—Mes chiffres porte le revenu à 5 piastres l'arpent ; mais, il faut que vous m'en donniez 6.

—C'est beaucoup, Monsieur, c'est beaucoup.

—Non, je gage que mes terres restant à moitié, me donnerons ça d'ici à cinq ans.

—Cela se pourra si vous bâtissez des étables, sans cela, il ne faut pas y songer.

—Nous parlerons de cela ensuite, acceptez-vous ?

—J'accepte, dit Progrès, si vous me faites un bail de dix-huit à vingt quatre ans et me bâtissez des étables.

—C'est trop long, qui sait si nous vivrons dans ce temps là.

—Si ce n'est nous, ce seront nos enfants, n'est-ce pas la même chose ? Que voulez-vous que j'entreprenne, si je n'ai pas le temps devant moi pour me retourner, et regagner l'argent que j'emploierai à améliorer vos terres.

—Mais les autres fermiers n'ont des baux que pour neuf ans, douze ans au plus.

Les autres fermiers font comme ils veulent ; la plupart n'ont pas le sou ; ils ne craignent pas de perdre leurs avances pas plus que de ruiner les terres qu'ils louent. Combien y en a-t-il encore qui mettent la clef sous la porte avant de finir leur temps.

Il me faut un bail à long terme pour que je ne fasse ni l'un ni l'autre et que je puisse rentrer dans mes avances et faire quelques économies pour mes vieux jours.

Allons, puisque vous le voulez absolument je vous donnerai un bail de dix huit ans.

—Mais je vous ai dit de dix huit à vingt quatre ans, Monsieur.

—Ce n'est pas possible, Progrès.

—Il le faut pourtant.

—Eh ! bien, reprit M. Blanchard, après neuf ans de bail, le prix sera de 7 piastres, et au bout des dix huit premières années, si vous voulez vous rendre à vingt quatre, vous payerez 8 piastres ou vous quitterez.

—Progrès réfléchit, puis frappant dans la main que M. Blanchard lui présentait, il dit : j'accepte, vous m'aiderez à bâtir toutes les étables dont j'aurai besoin, aux conditions que j'ai proposées.

—Toutes, c'est beaucoup dire ; si j'

vous prenait fantaisie d'en bâtir trois ou quatre.

—C'est possible, si je ne puis m'en passer ; vous devez penser que je ne puis m'engager à payer trois pour un pour des étables qui seraient insuffisantes.

—Allons, c'est dit. Nous passerons le bail quand vous voudrez.

—Mon fermage commencera à courir à la Toussaint. Vous aurez moitié dans la récolte qui est en terre ; je commencerai à payer mon fermage à la Toussaint 1848. Je le payerai en deux termes ; l'un à la Toussaint, et l'autre au 30 mars. Je vous rembourserai la moitié que vous avez dans le bétail, qui alors m'appartiendra entièrement.

C'est dit, reprit M. Blanchard, en lui tendant de nouveau la main, que Progrès prit et serra bien affectueusement.

Le maître était content de garder son brave fermier et d'avoir l'espérance de voir son revenu s'accroître ; le fermier, joyeux de rester avec un bon maître et de se voir libre de cultiver comme il l'entendrait, d'avoir les constructions qui lui seraient nécessaires, de continuer à cultiver des terres qu'il connaissait, qui étaient en voie d'amélioration. De plus, il pensait avec joie, qu'avec 200 arpents de terre en culture, son fils pourrait rester avec lui, au retour de son école, et que lorsqu'il serait marié, il pourrait prendre la ferme à son compte.

Qu'enfin, Charles pourrait monter une boutique de charron dans le bourg, ou remplacer celui qui y était et qui commençait à se faire vieux. Enfin, cet homme honnête et intelligent voyait tout un avenir pour sa famille, dans le bail qu'il allait passer.

Progrès reprit le chemin de sa demeure, pensant à la grande affaire qu'il venait de conclure et qu'il avait hâte de communiquer à Marguerite et à M. Martineau.

Marguerite fut très contente de tous ces arrangements ; elle se réjouissait d'avance d'avoir une nouvelle étable, de nouveaux animaux.

Quant à M. Martineau, il sentit bien que M. Blanchard avait compris que c'était lui qui poussait Progrès dans ces nouvelles idées.

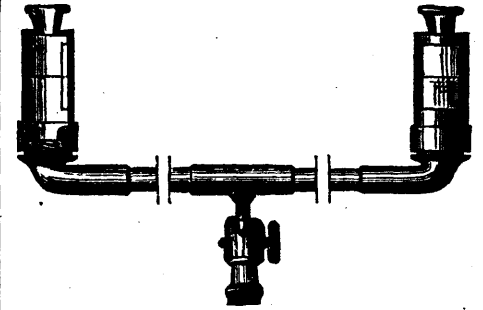
On convint de faire part à Marcel et à Charles, des nouveaux arrangements, dès que le bail serait passé.

Drainage des terres.

Il peut arriver sur une ferme qu'il y ait des champs qui n'ont pas besoin d'être drainés et dont les sous-sols sont formés de gravier, ou de terre poreuse. Tous les autres sols en ont toujours besoin. Si le champ que vous voulez drainer a une inclinaison d'un bout à l'autre, il offre peu de difficultés. Le premier drain doit être fait en

bas du champ pour que l'eau puisse s'en aller et que le terrain soit plus sec, en coupant les autres drains. Un champ peut avoir plusieurs inclinaisons, alors chaque inclinaison doit être drainée séparément. Peut-être le champ est-il tellement au niveau, ou même un peu creux au milieu, qu'il soit difficile de s'assurer d'une chute.

Sous ces circonstances il faut se servir d'un niveau, soit à l'eau soit à l'air.

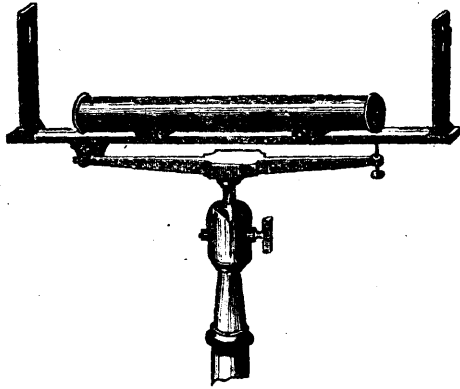


Niveau d'eau.

Le meilleur niveau d'eau que nous connaissions est représenté par la figure 10. Il se compose d'un tube en cuivre de trois pieds de long et d'à peu près un pouce de diamètre, terminé à ses extrémités recourbées par des pas de vis sur lesquelles s'adaptent des fioles en cristal garnies de viroles taraudées. Le tube en cuivre est porté au milieu de sa longueur par un genou à coquille que l'on place sur un trépied. Pour transporter l'instrument, on dévisse les fioles, et on les renferme dans une boîte, tandis qu'on attache le tube en cuivre, à l'aide de deux courroies, le long du pied en bois, dont les branches sont alors rapprochées. " Pour se servir du niveau d'eau, dit M. Magnon dans un bon article sur le nivellement, inséré dans le Dictionnaire des Arts et Manufactures, on l'installe sur son pied, et on le remplit d'eau de manière que ce liquide arrive à peu près au milieu de la hauteur de chacune des fioles.

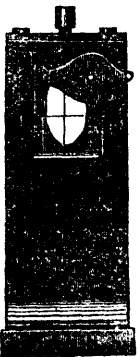
Pour viser avec exactitude, on se met à trois pieds environ en arrière de l'instrument, et on fait placer la mire de manière qu'on aperçoive les bords formés par l'eau qui sont dans un même plan horizontal. Pour rendre cette ligne plus apparente quelques opérateurs colorent l'eau avec du carmin ou de l'indigo. Il vaut mieux employer de l'eau pure et lui donner un reflet noirâtre au moyen de fer-blancs placés le long des fioles, comme l'indique la figure. Pour changer de station, on bouche avec le pouce l'une des fioles et on enlève l'instrument en relevant l'autre fiole pour que l'eau ne s'écoule pas. On adapte à quelques niveaux des robinets ou des bouchons de liège pour changer de station. Cette méthode est très-mauvaise, parceque l'on peut oublier d'ouvrir le robinet ou d'enle-

ver le bouchon avant d'opérer et alors la ligne de visée n'est plus horizontale. Un niveau ainsi disposé avec son pied coûte de 25 à 30 francs. (1) On se procure aux prix de 6 à 7 francs des niveaux de fer-blanc avec fioles mastiquées en verre. Il existe d'autres espèces de niveaux à bulle d'air. Celui dont nous donnons une gravure est un des meilleurs.



Niveau à bulle d'air et à pinnules.

Quand on veut établir une chute sur un terrain plat, on place le niveau au milieu du terrain, et après avoir placé les visuels dans la direction où l'on désire avoir la chute, on ajuste l'instrument à un niveau parfait. Un assistant hausse une règle graduée (en pieds et dixièmes) à la première station, c'est-à-dire, en face du niveau. Alors marquant la place sur la règle, signalée par la personne qui se sert du niveau, il va avec la règle à la deuxième station, c'est-à-dire, la direction opposée, et à la même distance du niveau. Le niveau étant ajusté de nouveau, et l'observation prise, l'assistant marque aussi ce point sur la règle. Mainte-



Vue d'une pinnule à fils croisés et à viseur.

enant, si les deux marques ou points coïncident les deux extrémités de l'étendue qu'on a nivelée, soit au niveau. Mais si ces points sont de la même hauteur de la terre que les visuels, on peut dire que le terrain est au niveau parfait, mais, s'il y a une différence entre les points, il faut soustraire la plus petite hauteur de la plus grande que vous donne la chute vers la partie du terrain où se trouve la plus grande élé-

(1) Ces prix sont pour la France.

On peut se procurer des niveaux à un prix modéré chez MM. Hearn et Harrison, Montréal.

vous donne 11 pouces de chute, entre la première et deuxième station. Avec un peu de pratique on trouve qu'un niveau est très essentiel et devient très facile à manier.

Après avoir déterminé les chutes, on doit savoir à quel profondeur, il faut couper les drains; la règle générale est de 3 à 4 pieds où il y a des sources. Pour la distance entre les drains, il n'y a pas de règle fixe; cela dépend de l'inclinaison du terrain et surtout sur la composition mécanique du sol. Quelquefois il est bon de faire quelques drains explorateurs, quand on a une grande étendue à drainer. Règle générale les intervalles entre les drains ont de 15 à 60 pieds. En Europe, il y a des distances plus ou moins usitées, par exemple :

Dans les argiles qui sont excessivement tenaces et uniformes, la distance est de 7 à 21 pieds.

Les argiles légers entremêlés de sable fin, etc., l'ardoise et du gravois, de 18 pieds.

Les argiles légers entremêlés de gravois et de terre pourrie, 24 à 30 pieds.

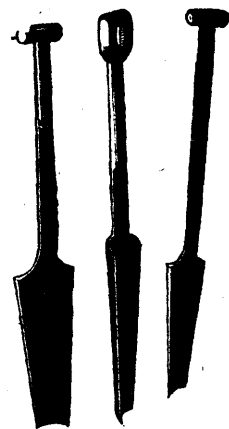
Les sols calcaires, argileux entremêlés de sable et de gravois, 21 pieds.

Les sols de craie, pierrieux, avec un sous-sol de gravois, 33 pieds.

Les sols sablonneux, et toutes terres légères, 36 pieds. Ces distances sont d'après les Draineurs les plus célèbres de l'Europe. Mais ne peuvent guère servir de règle en Canada. Cependant ces distances prouvent jusqu'à quel point on a cru profitable de pousser les drainages dans ces pays.

Les drains généralement sont ouverts avec la bêche, mais je pense qu'on pourra faciliter le travail, en ôtant la surface avec la charrue.

Les bêches sont faites de plusieurs façons selon le sol. On se sert aussi d'un pic, pour enlever les pierres, ou le sous-sol, s'il est dur. Il faut avoir soin de ne pas couper plus de terre qu'il ne faut car le travail devient double. Un pied de largeur est assez pour l'ouverture. On fera le fond de



Outils divers de la fabrique de Birmingham.

2 à 10 pouces selon qu'on y mettra des tuyaux ou de la pierre. Il est nécessaire que les côtés du drain soient nettement coupés, et le fond d'une uniformité égale et pour y arriver on se sert de la gouge. Si l'on rencontre beaucoup d'eau, ou qu'il y a eu de fortes pluies, il est mieux de laisser couler le drain pour

quelques jours, et d'en commencer un autre en attendant. En retournant au drain où il y avait de l'eau, on trouve que le fond est plus ou moins rempli de boue, pour l'enlever on se sert d'un drague plate. En coupant les drains dans un champ on commence d'abord par le drain collecteur, le drain étant bien net partout on l'étançonne pour que les côtés ne tombent pas, ce qui remplirait le fond; en suite on coupe l'ouverture des drains des rigoles, où ils entrent dans le drain collecteur. Par ce moyen, on est sur de sa chute. Le drain collecteur doit être de six pouces plus bas que les drains de rigoles; si cela n'était pas possible, il faudrait donner aux

Gouge. drains de rigoles une pente de six pouces.

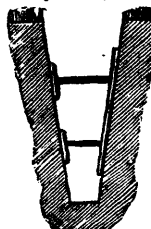
Pour savoir si un drain à une pente uniforme, il y a plusieurs moyens; un des plus

simples *Drague plate de drainage.* est de se procurer trois croix en bois, de deux pieds de longueur, on en met une à chaque bout du drain, au fond, et avec la troisième un homme le met de distance en distance au fond, entre les deux autres. L'observateur se place à un bout du drain et regarde en ligne de mire tous le long du drain, si après avoir placé la troisième croix, de distance en distance, elle coïncide avec les deux autres, la pente est uniforme, mais s'il se trouve plus haut, en quelque endroit, il faut ôter de la terre avec la gouge, si plus bas, il faut en mettre.

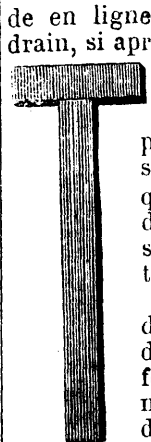
Quand on veut faire un drain de pierres cassées, disons, de 3 pieds de profondeur, on le remplit à moitié de pierres cassées, de 4 pouces de diamètre,

qu'on en tassent avec un béliier en bois, quand elles sont bien entassées, on ajoute de la paille d'à peu près 3 pouces d'épaisseur.

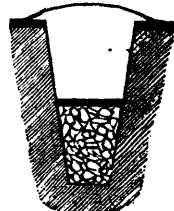
Il existe plusieurs manières de faire ces drains en pierres. Quel-



Tranchée étançonnée dans un terrain très-meuble.

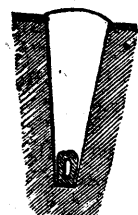


Croix en bois.



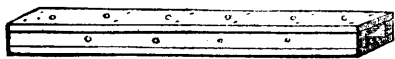
Drain de pierre cassée.

quefois ils sont faits entièrement avec de la pierre cassée où bien on y ajoutera un tuyau en brique ou en bois, souvent encore on ne se servira que de tuyau, sans y ajouter de pierre.



Tuyau en brique.

Je pourrais vous en écrire d'avantage sur un sujet aussi important, mais je conseille à vos lecteurs qui le peuvent, de lire les œuvres de Barral, de Stephens et de French (2), où ils trouveront une théorie pratique, écrite d'une manière très claire et très précise.



Tuyau en bois.

Pour terminer mon article, je veux donner à vos lecteurs quelques renseignements très usités qui s'appliquent à tous les pays et tous les sols.

10. Il faut que les drains soient assez bas pour que la charrue sous-sol, ne les déplace.

20. Qu'ils soient assez bas pour que les racines des arbres et des plantes, ne s'entortillent pas dans les tuyaux ou parmi les pierres.

30. Qu'ils soient assez bas pour que les gelées d'hiver ne les déplacent pas.

40. La profondeur doit être réglée par la pente et par la chute et les distances des drains selon la composition mécanique du sol.

50. La descente des drains ne doit pas être trop rapide.

SCOTT CAPLIN.

Nous prendrons l'occasion de dire que nos lecteurs peuvent maintenant se procurer d'excellents tuyaux en briques, à la fabrique de MM. Bulmer et Stephens, rue Parthenais, Montréal. Après un examen minutieux de leur établissement, nous avons trouvé que ces MM. n'avaient rien épargné pour fournir aux cultivateurs un article excellent, et dont l'usage doit au moins doubler les revenus des propriétés qui souffrent plus ou moins d'eau; ces terrains forment probablement les 9/10 de nos terres arables.

(2) On peut se procurer ces ouvrages chez MM. Rolland et fils, ou chez les MM. Dawson, Montréal.

Jour qui nous apporte finance

Est un jour de réjouissance.

Il y a autant à dire que du jour à la nuit.

La nuit porte conseil.

Gens de bien aiment le jour et les méchants

[la nuit].

La Semaine Agricole.

MONTREAL, 12 JANVIER 1871

Poullins Percherons.

Nous apprenons avec plaisir que Monsieur Gilbert Jules Desjardins, de Ste. Thérèse de Blainville, vient de faire l'acquisition d'un superbe poulin, descendant du Percheron de l'Assomption. Malgré le beau prix de 300 piastres qu'il l'a payé, nous pensons qu'il a fait une excellente affaire. car le poulin en question a une très belle apparence. Il est déjà âgé de dix-neuf mois. C'est le poulin qui a obtenu le premier prix à la dernière exhibition du comté de l'Assomption. Il sort de l'écurie de M. Ulric Deschamps, de Repentigny. Nous félicitons Monsieur Deschamps d'avoir vendu son poulin un aussi gros prix, et nous pensons bien qu'il en vendra encore ce prix, car il possède de belles juments poulinières.

Le poulin que vient d'acheter Monsieur Desjardins, n'est pas éloigné de celui qu'a acheté Monsieur Augustin Godin, de St. Augustin, (Deux Montagnes). Le poulin de Monsieur Godin, qui aura trois ans le 10 juin prochain, est aussi trouvé bien beau de tous ceux qui le voient. Il descend du Percheron de Beauharnois. Il a été payé 200 piastres à l'âge de seize mois. C'est un Monsieur Médard Payant, de St Louis de Gonzague, qui a vendu ce poulin en 1869. Nous avons tout lieu de croire que les sacrifices qu'ont faits MM. Desjardins et Godin seront appréciés des cultivateurs de leurs comté. — *Communiqué.*

Voilà des résultats encourageants ou nous nous trompons fort. Pourquoi chaque Société d'Agriculture ne suivrait-elle pas le bel exemple donné par les Sociétés d'Agriculture de Beauharnois, de l'Assomption, de Verchères, etc. ? Pourquoi n'aurions-nous pas dans chaque Comté, au moins un excellent reproducteur de chacune des différentes espèces qui sont indispensables aux cultivateurs de la localité ? Les sociétés qui ont introduit cette immense amélioration ont assuré leur propre succès en même temps qu'elles ont augmenté immensément la valeur du bétail dans leurs comtés respectifs ! Pourquoi tant d'autres comtés resteraient-ils plus longtemps en arrière ?

Les paroles dites au matin
N'ont pas au soir même destin.

De la Minerve du 9 Janvier.

La cause agricole.

M. Barnard, l'infatigable et énergique rédacteur de *La Semaine Agricole* doit commencer ces jours-ci la longue tournée dont nous avons déjà parlé, dans le but de tenir des conférences agricoles, s'il est possible, dans tous les comtés et même dans toutes les paroisses du Bas-Canada.

Son itinéraire sera comme suit pour cette semaine :

Mercredi,	11 janv.	à 10 A. M.	à St. Laurent.
Jeudi,	12 " "	2 P. M.	" Ste. Scholastique
Vendredi,	13 " "	" "	Rigaud.
Samedi,	14 " "	" "	Vau treuil.
Dimanche	15 " "	" "	Côteau Landing.

Il a été impossible, on le comprend, pour M. Barnard, de consulter les intéressés sur les jours et les heures les plus convenables. Il suivra la route la plus directe, afin de visiter le plus de comtés possibles.

Nous avons assez de confiance dans le dévouement et l'extrême capacité de M. Barnard pour pouvoir assurer que l'on doit attendre les effets les plus pratiques de ce nouveau genre d'instructions agricoles. Ce monsieur se fait précéder de circulaires avertissant messieurs les curés et les membres du parlement du but de son voyage et contenant une série de questions importantes sur l'agriculture.

Nous ne pouvons même faire comprendre l'importance de la mission de M. Barnard qu'en citant une partie de sa circulaire aux membres du clergé avec les précieux encouragements que lui donnent Nos Seigneurs les Evêques.

J'ai le plaisir d'annexer à cette lettre, les encouragements très honorables que LL. GG. Mes Seigneurs les Evêques de la Province de Québec ont bien voulu m'adresser à ce sujet. Vous y trouverez, entre autres choses, une suggestion de la part de Monseigneur de Montréal, dont l'exécution assurerait d'immenses résultats, si nos hommes de dévouement et surtout notre zélé Clergé Canadien, voulaient bien la mettre en pratique dans chaque paroisse du pays. En effet, la formation de petits cercles agricoles, pour la réunion, à dates fixes, des meilleurs cultivateurs de la paroisse, afin de discuter uniquement des progrès à faire dans leur art, et de visiter les cultures pratiquées par les différents membres, entraînerait bientôt des améliorations bien marquées. Ces clubs ou cercles ont eu le meilleur effet dans tous les pays où ils se sont formés, et je pourrais en citer quelques uns, dans cette Province, qui fonctionnent depuis assez longtemps avec le meilleur succès.

On semble généralement s'accorder sur l'importance d'intéresser la jeunesse canadienne à l'avancement de l'agriculture, et de lui donner quelques notions sur les progrès que cet art peut faire dans notre pays. En effet, c'est principalement sur la jeunesse qu'il faut compter si l'on veut voir disparaître tous ces préjugés, qui sont tant enracinés chez nos cultivateurs âgés et sans instruction. Malheureusement, la jeunesse qui s'instruit dédaigne encore trop cet art qu'elle ne connaît pas. Ne serait-il pas à propos de lui en parler favorablement et souvent ? Presque toutes nos maisons d'éducation possèdent des fermes, et généralement, ces fermes sont bien tenues. Ne serait-il pas important de leur donner tout le soin nécessaire pour les rendre le plus profitable, puis d'y conduire souvent les élèves qui semblent avoir du goût pour l'agriculture et d'attirer surtout leur attention sur les pratiques qui sont les plus négligées par nos cultivateurs ?

Les remarques contenues dans la lettre de Sa Grandeur Mgr. de Montréal devraient venir à la connaissance de tous ceux qui dirigent l'éducation dans cette Province, et je vous prie, M. le Curé, de bien vouloir les faire connaître à qui de droit. Faire voir à nos jeunes gens la belle carrière que peut parcourir un cultivateur à l'aise et instruit, enseigner à la jeune fille, qui doit habiter la campagne, les arts qui lui permettront de donner, sans dépenses ruineuses, de précieuses jouissances à sa famille, c'est montrer l'agriculture sous un nouveau jour, c'est la rendre attrayante, c'est encourager la jeunesse à ne point dédaigner les avantages réels d'une carrière toujours honorable, et très lucrative pour ceux qui la pratiquent avec intelligence ; c'est mettre une digue à ce funeste courant, qui entraîne tant de jeunes gens vers des professions encombrées et qui font beaucoup plus de malheureux que de membres utiles à la société.....

J'ai l'honneur d'être,
Monsieur le Curé,
Votre très-humble serviteur,
EDW. BARNARD, JR.

Evêché de St. Germain de Rimouski, 12 Décembre 1870.
Ed. Barnard, Jr., Ecr., Montréal,
Monsieur,

En réponse à votre lettre du 7 de ce mois, je puis vous assurer que j'ai vu avec le plus grand plaisir le Conseil Agricole de cette Province établir des concours de paroisse et de comté pour les terres les mieux tenues, et je serais très-heureux que les différentes paroisses

qui forment mon vaste diocèse vinsent à prendre part à ces concours.

Je ne puis manquer non plus de m'intéresser à ce que vous ferez vous-même pour l'encouragement et l'amélioration de l'agriculture, avec la sanction du Conseil Agricole.

Je demeure, Monsieur, avec estime,
Votre dévoué serviteur,

(Signé) † JEAN, Evêque
de St Germain de Rimouski.

{ Evêché des Trois-Rivières,
14 Décembre 1870.

Edw. Barnard, Jr., Ecr.,

Mon cher Monsieur,

Je ne puis qu'approuver les efforts que vous faites pour avancer les progrès de l'agriculture dans notre cher pays et améliorer la condition de notre peuple, dont la grande masse se livre à cette noble carrière. La culture est la condition normale de l'homme ; c'est l'état qui le met plus directement en rapport avec son Créateur, de qui il attend la rosée, la chaleur et la pluie dans cette juste mesure qui fera germer, croître et murir le grain confié à la terre qu'il arrose de ses sueur. Aussi, est-ce l'état où l'homme, en général, est le plus religieux. Travailler à l'amélioration et au perfectionnement de l'agriculture, c'est donc travailler en même temps au bien-être temporel et à l'avancement moral et religieux de notre peuple, puisque c'est l'attacher au sol que lui ont légué ses ancêtres et empêcher la jeunesse d'émigrer aux Etats-Unis.

Je pense que MM. les Curés de notre diocèse ne manqueront pas non plus d'encourager toutes les tentatives qui auront quelque chance de succès dans cette direction.

En vous souhaitant courage et succès dans vos efforts généreux pour améliorer le sort de nos bien-aimés compatriotes, je demeure bien cordialement.

Votre tout dévoué serviteur,
(Signé)
† L. F., Ev. des Trois-Rivières.

Evêché de St. Hyacinthe, 10 Déc. 1870.

EDWD. BARNARD, JR., ECR.

Mon cher monsieur,—Votre lettre du 1er. courant avec les deux numéros de la *Semaine Agricole* qui l'accompagnaient, m'est parvenue à St. Hyacinthe où je suis depuis quinze jours. Un travail de bureau a tellement absorbé tous mes moments libres depuis ce temps, que je n'eus que le temps d'ouvrir votre lettre lorsqu'elle m'arriva, et que je n'ai pu la lire que ce matin. C'est l'excuse que j'ai à vous présenter pour n'y avoir pas plus tôt répondu.

Je connais votre zèle en faveur de la noble cause de l'agriculture, principale ressource de notre pays et jus-

qu'ici la source d'où est découlé, pour le plus grand nombre de ses bons et heureux habitants, un bonheur domestique que ne possède peut-être nul autre peuple du monde :—*Felices bonasi sua norint Agricole*, et surtout les *Cultivateurs Canadiens* ! Puissiez-vous, monsieur, réussir à leur faire comprendre cette vérité en travaillant à les aider à ajouter au bonheur dont ils jouissent, par une culture plus soignée, qui ne manquera pas de leur faire mieux apprécier et aimer davantage les anoblissans et saints travaux de leur état.

Je connais assez le Clergé de mon diocèse pour être certain qu'en vous présentant de vous-même au nom de la cause dont vous vous faites le dévoué défenseur et propagateur, à n'importe quel d'entre les membres de ce digne Clergé, vous eussiez trouvé l'accueil le plus bienveillant et le plus amical.

Cependant, Monsieur, puisque vous voulez bien penser qu'un mot de recommandation de ma part pourrait avoir l'effet de vous assurer davantage la valeur de l'accueil que vous désirez trouver auprès de ceux de mes prêtres, auxquels vous pourriez avoir besoin de demander le secours de leur influence en faveur de votre si louable entreprise, ou quelque autre petit service d'occasion, je me fais un bonheur de vous l'accorder ce mot de recommandation et d'ajouter que je partagerai volontiers votre reconnaissance envers tous ceux de ces messieurs qui vous auront accueilli avec la politesse et l'urbanité que je n'ai jamais manqué de rencontrer dans tous mes rapports avec le clergé de mon diocèse.

Agréez, Monsieur, l'assurance de mon estime et de ma considération, et croyez moi bien amicalement.

Votre très-humble serviteur,
(Signé) C., Ev. de St. HYACINTHE.

Montréal, 21 décembre 1870

Monsieur,

Vous m'informez dans notre lettre du 6 courant, que le Conseil d'Agriculture de cette Province a résolu d'établir des concours de Paroisse et de Comté, pour les terres les mieux tenues et qu'il vous a prié de continuer vos lectures sur l'agriculture.

En conséquence, vous vous proposez de visiter, cet hiver, autant de comtés que possible, afin de donner toutes les explications nécessaires au sujet de ces concours.

Je suis intimement convaincu que ces concours ne peuvent être que très-utiles : et il n'y aura, je pense, qu'une voix parmi les hommes de dévouement pour les encourager et en assurer le succès.

Je suis donc persuadé que le clergé de ce pays, qui s'associe de grand cœur à toutes les bonnes causes, vous donnera son concours, en encoura-

geant notre bon peuple à assister à des lectures qui peuvent lui être si profitables.

Voici comment, il me semble, vous pourrez atteindre plus sûrement votre but. Chaque curé pourrait engager quelques uns de ses habitants à aller vous entendre, à des heures convenables pour eux et pour vous, dans les centres accessibles à tous.

Ces députés pourraient ensuite répéter à leurs voisins ce qu'ils auraient entendu à la lecture publique et consacrer leurs longues soirées d'hiver à lire les journaux d'agriculture et à discuter amicalement sur un sujet si important.

Dans les maisons d'éducation, Séminaires, Collèges, Couvents, l'on ne perdrait pas assurément son temps, si chaque semaine, l'on donnait quelques leçons d'agriculture, horticulture, basse-cour, aux élèves. Car, par exemple, ne serait-ce pas compléter l'éducation des filles que de leur apprendre à cultiver un beau jardin, à faire du bon beurre, etc. Depuis longtemps, je forme des vœux ardents, pour que, dans toutes ces branches, l'on arrive à la perfection. Puissiez-vous, Monsieur, les accomplir, en remplissant la belle mission dont vous vous êtes chargé avec un zèle digne de tout éloge.

Je suis bien sincèrement,

Monsieur,

Votre très-humble et obéissant servt.

Signé, † Ig. Ev. DE MONTRÉAL.

Pour la *Semaine Agricole*.

La vache Alderney.—Sa dégénération.

Charles S. Sharpless, de Philadelphie, qui est un grand importateur et éleveur d'Alderneys, écrit ce qui suit dans le *Country Gentleman* :

“L'examen de ce fait reconnu, me conduit à la recherche de la cause de la supériorité de la vache alderney dans son île natale, et du contraste de la qualité du lait qu'elle donne avec celui des vaches d'autres races.

“Le moyen d'améliorer une race dans une direction quelconque, est 1^o d'abord, le choix de la race qui offre à un haut degré des dispositions naturelles et particulières dans cette direction ; 2^o. exiger d'elle les plus grands efforts dans la direction voulue ; 3^o. lui fournir abondamment l'espèce de nourriture calculée à produire une augmentation des sécrétions que vous voulez obtenir d'elle, et 4^o. élever avec l'intention spéciale de faire développer les points extérieurs qui démontrent à l'évidence les qualités que vous recherchez. Le premier de ces moyens vous oblige (si vous voulez avoir une race laitière) de choisir une vache à charpente os-

seuse, légère, au corps gros, ayant une tendance plutôt aux os qu'à la chair, avec une peau souple et moëlleuse, pis volumineux et bien conformé, quartiers de devant légers et ceux de derrière d'une construction relativement plus pesante, plus large et plus profonde, peau jaune. Le second, consiste à l'élever soigneusement et avec douceur, et en exigeant d'elle le plus grand rendement de ses vaisseaux lactifères, principalement en la trayant à fond, et lui vidant complètement le pis, deux fois par jour, et en la trayant d'un veau à l'autre.

“Le troisième moyen, après avoir choisi une grosse carcasse et une forte charpente, avec un pis volumineux mais non charnu, est de stimuler son appétit par tous les moyens naturels, par un riche pâturage changé toutes les semaines, afin qu'elle soit toujours complètement soûlée. Vous n'avez rien à craindre de ce traitement chez une vache osseuse, sa nourriture se dirigera vers le pis et augmentera tout à la fois la sécrétion du lait et ses dispositions à la sécréter, tandis qu'il n'y aura pas cet effet là sur le pis d'une vache charnue, tout ira pour la formation de la viande. Cela ne veut pas dire qu'il faille mettre une vache affamée dans un champ de trèfle, non, car elle aurait inmanquablement ce que les Anglais appellent *Hoven* et les Français *Météorisation*, c'est-à-dire, le gonflement de la panse qui se manifeste par l'élévation des flancs surtout du flanc gauche.

“Les vieux pâturages quelques riches qu'ils soient n'offrent jamais ce danger. Il ne faut pas envoyer vos vaches dans du trèfle rouge, à moins qu'elles aient l'estomac plein, et encore il faut faire attention au résultat. Ce traitement, (c'est-à-dire, la forte nourriture) est fondé sur le fait que vous avez choisi vos vaches pour le lait, et non pour la viande ; et du jugement que vous apporterez à choisir et à forcer, d'une manière judicieuse, une vache à lait à forte charpente et au pis volumineux, dépendra tout votre succès. Par là on a l'explication de ce qui fait que la vache alderney (ou Jersey comme on l'appelle aux Etats-Unis) est prééminemment une vache au lait riche par excellence, outre quelle provient de même souche que la vache française des côtes voisines de l'île de Jersey, sa manière d'être nourrie diffère de celle des autres races.

“Dans ce pays, lorsqu'un champ est riche en herbes, on le fauche, et on met le fourrage en grange ; dans l'île de Jersey, au contraire, on y met pâturer les vaches au piquet.”

Pour le bénéfice des lecteurs de la *Semaine Agricole*, je donnerai un mot d'explication sur ce mode de pâturage. Chaque bête est attachée à un piquet, par une corde longue d'environ

douze à quinze pieds, en sorte qu'elle ne peut brouter que l'espace où la longueur de la corde lui permet d'atteindre. Lorsqu'elle a mangé ce qui était à sa portée on avance tous les jours le piquet de un pied à dix-huit pouces plus loin. De cette manière on n'abandonne à la fois aux bêtes, qu'un petit espace, et non-seulement on évite par là l'inconvénient du pâturage ordinaire, où en parcourant tout l'espace qu'on est forcé de leur laisser libre, gâtent plus de fourrage par les pieds et par la fiente, que l'animal n'en consomme, mais encore on peut faire pâturer des trèfles sans crainte de météorisation (indigestion, *hoven*) parceque la bête qui s'aperoçoit qu'elle n'a qu'une médiocre portion, mange plus lentement. La figure suivante fera mieux comprendre la manière dont on s'y prend pour faire pâturer au piquet.

A est le terrain qui doit être pâturé ; B est un espace vide, soit naturellement, soit qu'on ait commencé par le faucher. Cette précaution est nécessaire afin que, même au commencement, l'animal ne piétine pas ce qu'il doit consommer. On place les piquets sur la limite du champ en P,P,P, les deux extérieurs à une longueur de corde des limites latérales du champ, et chacun à deux longueurs de corde les uns des autres, de manière à ce que les bêtes ne puissent s'atteindre et que cependant aucun espace ne reste entre elles sans avoir été pâturé. Dès que le petit segment de cercle compris entre la ligne c,c,c, et l'arc 1,1,1, est brouté, on plante le piquet en D,D, D, ce qui permet aux animaux d'atteindre jusqu'en 2,2,2, puis en E,E, E, pour les faire avancer jusqu'en 3,3, 3. On continue ainsi jusqu'à ce qu'on soit arrivé à l'autre extrémité du terrain. Lorsque celui-ci n'est pas d'une même largeur partout on raccourcit ou on prolonge les cordes selon le besoin.

Cette constante stimulation de l'appétit par de l'herbe succulente et substantielle, et le repos qui accompagne cette manière de faire pâturer au piquet les vaches, et ce traitement suivi constamment depuis des siècles sur une bonne race primitive, tel est le secret de la vache alderney. Les étés humides de l'île de Jersey sont semblables à ceux de l'Angleterre, et pour remédier aux étés secs de ce pays (qu'on se rappelle que c'est un Américain qui parle) il faut avoir de frais pâturages, ou semer du blé d'inde à la volée pour le faire manger en vert.

Divisez vos pacages en lots de un à cinq arpents, selon le nombre de votre troupeau, et changez les souvent ; ou si vous voulez économiser, laissez permanemment dix vaches dans un enclos d'un acre, et coupez-leur de l'herbe que vous leur servirez deux fois par jour dans des rateliers :

par ce moyen vous ne perdrez rien par le piétinement ou la fiente des animaux, mais il vous faudra nettoyer tous les jours votre enclos. Mais ce qui est plus économique, c'est de les tenir l'été comme l'hiver à l'étable et dans des cours et de les soigner au foin vert ; 40. Après avoir fait le choix de vos vaches, telles que décrites ci-dessus, et les avoir forcé d'une manière judicieuse à donner le plus de lait possible, choisissez votre taureau, moins pour sa grosseur et sa beauté, que parce que sa mère et sa grand-mère, &c., étaient les meilleures laitières que l'on pouvait trouver. Qu'il ait le corps gros, ramassé sur des jambes courtes et menues ; qu'il ait une charpente plutôt osseuse que charnue, la peau souple, moëlleuse et jaune, d'un beau poil ; la tête, les oreilles et les cornes petites, le cou aussi mince que possible ; le dos uni, le flanc profond, les reins et les hanches larges, un miroir large et vertical. Qu'il ait un gros scrotum, avec des trayons assez gros et très éloignés les uns des autres ; enfin autant que possible qu'il ait un air féminin, les quartiers de devant légers et ceux de derrière plus pesants. Votre succès à élever des génisses supérieures à la mère dépendra du choix d'un tel taureau, (pourvu toutefois qu'il soit constamment tenu en bonne condition et sur les bonnes qualités qu'il possède et dont il aura hérité de ses ancêtres pour les transmettre à ses filles.

Voyons maintenant jusqu'à quel point ces remarques s'appliquent à la dégénération de la vache alderney.

Il paraît clair à tout le monde que des vaches de choix sont à bon marché à n'importe quel prix, et qu'une mauvaise vache est toujours chère quelque bas que soit le prix d'achat. Nous sommes pour la plupart satisfaits si la vache que nous achetons a sa généalogie dans le *Herd Book* des Alderneys (livre de généalogie) et nous ne faisons pas assez de cas de sa qualité comme laitière ; puis ensuite, si nous l'avons achetée bonne, nous ne faisons pas assez attention, si elle est traitée deux fois par jour et bien égoutée. Rien ne ruinera plus promptement une bonne vache laitière que de la négligence sur ce point, et rien ne contribuera autant à lui faire donner une grande abondance de lait, en raison de la nourriture consommée, que cette constante demande de tout le lait qu'elle est capable de donner. La nature ne refuse jamais de répondre à cette demande. La négligence à vider complètement le pis d'une vache est donc une des causes qui la font dégénérer. Les remarques qui s'appliquent à la manière de nourrir et de traiter beaucoup de troupeaux d'Alderneys, ne doivent pas surprendre ceux qui gardent de ces animaux, s'ils les

voient dégénérer et perdre leurs bons points, c'est-à-dire leur caractères particuliers. Si l'on compare le peu de nourriture qu'on leur donne ici, avec l'abondance d'aliments substantiels qu'elles reçoivent dans leur Ile natale, on voit de suite une cause plus que suffisante pour les faire diminuer en lait.

Avec l'esprit spéculatif de notre pays, nous voulons bien retirer tout le profit possible, mais nous nous soucions fort peu de leur donner l'équivalent en nourriture, et nous sommes tout-à-fait contents si elles se rendent au printemps sans mourir, et l'été comme toute notre ambition est d'engranger du foin ; nous le fauchons trop mur et lui laissons perdre une partie de ses ingrédients nutritifs, tandis que nous aurions dû en laisser sur le champ sous forme d'herbe pour nos vaches. On ne sait pas ou on oublie que *vingt vaches bien entretenues donnent plus de profit que quarante mal nourries*.

Une autre cause de dégénération chez la vache alderney provient de ce que l'on se sert trop souvent de mauvais taureaux. Plusieurs vaches de première classe qui ont été importées n'ont pas transmis leurs bonnes qualités à leurs descendants, parce que leurs filles ont hérité plutôt des qualités du père que de celles de la mère. Il arrive souvent qu'un taureau d'un ordre inférieur, corrompu et vicieux tout un troupeau, au point que chaque génisse qu'il engendre, même avec de bonnes vaches, est de qualité inférieure.

Donc pour récapituler :

Choisissez toujours des vaches à charpente osseuse, bien développées du derrière, avec un pis volumineux. Trayez-les à fond, et égouttez-les parfaitement. Hivernez-les généreusement ; que vos pâturages soient gras et aient de l'herbe en abondance, et changez-les de pacages toutes les semaines.

Payez n'importe quel prix pour un taureau provenant d'une vache forte en lait et en beurre, et qui a été engendré par un mâle dont la mère, la grand-mère, etc., étaient des laitières de première classe.

DR. GENAND.

Pour la *Semaine Agricole*.

La race porcine.

Les cochons du pays et les espèces importées.

En faisant des recherches sur les cochons de races primitives en Canada, nous nous sommes convaincu qu'il y en avait trois espèces bien distinctes.

Ces espèces ou plutôt ces races, si différentes entr'elles, par l'apparence et les qualités se sont conservées avec

leurs caractères particuliers d'une manière étonnante, quoique élevées ensemble sans égard aux conséquences du mélange des différents sangs. Cette conservation des caractères et des formes de ces animaux à travers de plus d'un siècle, nous fait voir de plus en plus, que la nature d'une race quelconque de bétail reste à son état *normal*, on y revient bientôt quoiqu'elle soit dérangée de temps à autre par des croisements amenés par le hasard, et qu'il n'y a que les soins constants de l'homme, s'il y met de l'intelligence, qui puissent changer son caractère et ses aptitudes, et en faire une espèce différente. Cette nouvelle espèce ne se conservera telle que si on lui donne absolument les mêmes soins que ceux nécessaires à sa création.

Nous pouvons classer nos trois races primitives :

10. En grande race. Les individus de cette espèce se reconnaissent facilement, d'abord à leur grande taille ; ils sont longs de corps et élevés sur jambes. Leur tête est grosse et longue, les oreilles sont très larges, longues, molles et pendantes. L'épaule qui est haute laisse une dépression en arrière. Le dos est arqué et la croupe est tombante. La côte est plate, ce qui donne une apparence étroite au sujet. Ce cochon est généralement blanc, quelquefois noir ou roux, on peut le propager sous ces trois couleurs, à volonté. Son poil est rude, ses soies sont longues et couchées, garnissant presque toute la longueur de l'échine. Il est grand mangeur, et difficile à engraisser.

Le fait est qu'on l'engraisse rarement jusqu'à sa fin. On se contente de le soigner quelques mois, puis on le tue lorsqu'il est à demi gras, il pèse alors de trois cent cinquante à quatre cent cinquante livres. Par sa taille le grand porc canadien devrait peser de six cent à huit cents livres. Nous en avons vu un qui pesait plus de douze cents livres, il avait été très longtemps à l'engrais.

Les mâles de cette race deviennent féroces dès l'âge de deux ans, ils sont alors très difficiles à garder ailleurs que dans un bâtiment bien clos. Leur taille et leurs forces les rendent redoutables aux enfants et aux animaux des champs. Malgré le grand poids qu'on peut lui donner, cette race primitive, telle qu'elle est encore aujourd'hui en Canada, demande à être améliorée ; son engrais coûte trop cher. C'est à l'aide des petites races étrangères que l'on y parviendra.

Cette amélioration ne se fera pas tout d'un coup, il faudra du temps pour y parvenir. Mais dans la race porcine, les générations se succèdent vite, ce qui peut encourager les éleveurs et les consoler des mécomptes qu'ils trouvent dans leurs premiers essais à changer les aptitudes d'une

race. Il est vrai, par exemple, qu'une truie de cette grande race saillie par un mâle (de petite race) importé, donnera, parmi ses petits, des individus qui varieront considérablement sous tous les rapports. Les uns seront meilleurs que leur mère en ce qu'ils auront une forme mieux proportionnée dans ses différentes parties. Ils auront plus d'aptitudes à prendre graisse et compenseront par leurs bonnes qualités la différence entre leur taille et celle de la mère. D'autres, parmi ces porcelets, seront encore plus mauvais que celle-ci. Les deux races seront dégénérées en eux. Ils auront conservés tous les défauts de la grande race et de plus auront les différentes parties de leur carcasse disproportionnées. Dans certaines parties les os seront plus gros que dans la race primitive, sans avoir leur force. Le rein sera aussi plus faible. Le cochon souvent ne pourra marcher sans tricolor. L'ossature des jambes et des pieds devient souvent par un pareil croisement, démesurément grosse. Chez le porc, une grosse jambe à sa jointure avec le pied, est une mauvaise note.

Cependant, la venue de ces mauvais sujets dans une même portée de cochons, ne doit pas décourager l'améliorateur. La même chose est arrivée et arrive encore tous les jours en Angleterre où on tente de perfectionner sans cesse la race porcine et ce n'est que par la persévérance qu'ils y parviennent. Nous pouvons faire de même. Il est de la plus grande importance, dans l'amélioration de nos races porcines, de toujours choisir des individus importés, provenant d'espèces ou races reconnues pour leur ancienneté.

Le cochon canadien de grande race, étant presque toujours mal nourri et mal logé, l'éleveur se fiant sur sa rusticité pour supporter la misère, met beaucoup de temps pour acquérir toute sa grosseur. Il n'obtient pas tout son développement avant l'âge de sept ans. Il ne serait pas désirable de garder un mâle jusqu'à cet âge, mais une truie chanceuse en bons étroits pourrait être gardée longtemps avec profit.

(A continuer)

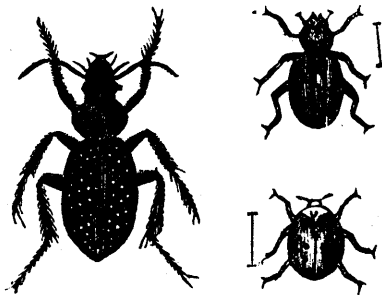
D'Aillebout, Janvier,

Ls. LÉVÊQUE,
M. C. A.

Invasion du Canada.

Savez-vous, amis lecteurs, qu'au moment où vous devisez de colonisation, de chemins de fer et des mille autres projets matériels qui contribuent à rendre la vie et plus commode et plus douce, vous êtes menacés d'une invasion, et des plus sérieuses ? ... Mais quoi ! les Allemands de la République ~~vainement~~ excités par les suc-

ces de leurs frères d'outre mer, se seraient-ils soulevés pour venir attaquer les Français du Nouveau Monde ? ou la canaille féminine viendrait-elle de nouveau chercher dans le pillage ce qu'elle n'a pas le courage de demander au travail ?..... Non ; ce ne sont ni des Prussiens ni des Fénéniens qui sont à vos portes ; mais ces nouveaux ennemis, pour n'avoir à leur disposition ni canons Armstrong ni fusils à aiguille, pour n'être même pas de taille à vous arracher la vie ni à renverser vos demeures, n'en sont pas moins très redoutables ; car ils compensent par le nombre ce qui leur manque du côté de la force et de la taille, et sans s'attaquer directement à notre vie, ils contribuent puissamment à nous la rendre plus rude et plus difficile en détruisant les productions du sol qui nous sont données pour la conserver et la soutenir. Vous avez déjà compris, sans doute, que ces ennemis se rangent dans cette classe d'êtres qui constituent la gent insecte, et qu'un savant a désignée sous le nom d'*infini vivant*.



Doriphora 10-lineata.

Le puceron Californien.

Si vous nous demandez d'où viennent ces nouveaux brigands, où ils vont, à quelles plantes ils s'attaquent quel est leur nom ; nous vous répondrons que leur patrie paraît être le versant oriental des montagnes Rocheuses, dans le Colorado ; qu'ils se dirigent par une marche constante et régulière, vers l'Est ; que la Morelle tubéreuse ou pomme de terre (*la patate*) leur convient particulièrement et semble constituer presque exclusivement leur nourriture dans nos cultures ; et que pour ne s'attaquer ainsi qu'à une seule plante, c'est encore par millions de piastres qu'il faut évaluer leurs dégâts partout où ils passent. Quant à leur nom pour être un peu moins baroque que celui d'un grand nombre d'autres de la même classe, il ne dit pas grand-chose à celui qui n'est pas entomologiste, et vu le manque presque absolu de noms vulgaires pour nos insectes, il ne peut que difficilement être rapproché de ceux qui sont généralement connus. Quoiqu'il soit, *Doriphora 10-lineata*, telle est l'appellation dont l'a affublé Say, il y a peu près de 50 ans, et qu'il porte encore aujourd'hui ; ce qui se traduit par

aux 10 lignes ou bandes noires qu'il porte sur ses élytres. Les Américains, eu égard à sa nourriture de prédilection et au lieu de son origine, le désignent par les noms de *Colorado potato-bug*. Celui de nos insectes généralement connu dont il se rapproche le plus est la Galéruque à bandelettes, *Diabrotica vittata*, Fabricius, dont les élytres à fond jaune portent des bandes noires, et qui ronge les feuilles des melons, concombres, citrouilles, etc., et qu'on désigne d'ordinaire par Doriphore à 10 lignes, par allusion au nom de *puceron jaune*. Comme ce dernier, le Doriphore appartient à l'ordre des Coléoptères et à la famille des Chrysomélides.

Les Coléoptères, comme nous l'avons plus d'une fois remarqué, sont ces insectes dont les ailes supérieures ou élytres, cornées, opaques, sont impropres au vol et ne constituent que des espèces d'étuis sous lesquels les véritables ailes viennent se loger dans le repos en se repliant, de telle sorte qu'à première vue, on les croirait dépourvus d'ailes. Ce sont ces insectes qu'on désigne généralement sous le nom de *barbeaux*.

Pour permettre à nos lecteurs d'identifier plus sûrement le Doriphore dont nous nous occupons, nous l'avons fait représenter dans notre planche II, sur un pied de Pommes-de-terre dans ses différents âges, *a* nous le montre à l'état parfait, de grosseur naturelle ; *b, b*, sont des larves touchant à la maturité, aussi de grosseur naturelle ; *c, c*, sont des larves plus jeunes et *d, d*, sont des amas d'œufs ; *e*, représente l'insecte parfait grossi d'un tiers, et *f*, son élytre droite en core plus grossie, afin de laisser voir plus distinctement la disposition de ses bandes. Les œufs qui sont toujours déposés sous le revers des feuilles, par amas de 25 à 30, sont d'un orange foncé. La larve, qui, à la maturité, mesure un demi-pouce de longueur, est d'un jaunâtre foncé, avec la tête et les pieds noirs ; le premier anneau est brun dans sa partie antérieure et terminé par un cercle noir ; elle porte deux rangées de points noirs sur ses côtés, et son extrémité postérieure est rétrécie en une espèce de queue, tandis que le reste du corps se bombe et s'enfle au milieu en s'écartant de l'apparence vermiforme que présentent le plus souvent les larves des Coléoptères. A l'état parfait, l'insecte est d'un rougeâtre couleur de chair, avec 5 bandes noires sur chaque élytre, et des taches noires de différentes formes sur la tête et le prothorax. Chaque bande noire des élytres est comme bordée de chaque côté de points enfoncés, et les 3^e et 4^e, en commençant par l'extérieur, sont réunis par le bas, comme on peut le voir en *f*.

Les Montagnes Rocheuses, avons nous dit, sont la patrie de ce Doriphore ; en effet, il y a près de 50 ans

qu'on y a signalé sa présence sur une plante indigène à ces contrées, le *Solanum rostratum*, qui appartient, de même que la Pomme-de-terre, *Solanum tuberosum*, à la famille des Solanées. Bien que connu depuis un demi-siècle, il n'avait encore attiré l'attention que des entomologistes, lorsqu'il y a une dizaine d'années, la civilisation est allée le chercher dans sa retraite pour l'introduire dans nos cultures ; et dès lors il se développa si promptement et si prodigieusement qu'en plusieurs endroits on a été forcé d'abandonner complètement la culture de la Pomme-de-terre. Une fois sorti de sa retraite, il prit de suite sa marche vers l'Est, et l'a constamment poursuivie depuis. En 1859, on constatait sa présence dans le Nébraska, à une centaine de milles à l'Ouest d'O-maha. En 1861, allant toujours d'un champ de Pommes-de-terre à un autre, il envahissait l'Iowa. En 1864, il traversait le Mississippi et se répandait dans l'Illinois, par au moins 5 endroits différents. En 1867, il traversait la frontière Est de l'Illinois et se répandait dans l'Ouest de l'Indiana et le coin Sud-Ouest du Michigan ; et cette année même, 1870, on signalait sa présence dans la Pennsylvanie et jusque sur le territoire d'Ontario, nommément à Windsor, vis-à-vis le Détroit et à Pointe Edouard. Dans tous les lieux qu'il a ainsi visités, il a laissé une forte colonie de sa race pour y poursuivre permanemment ses déprédations.

Une fois introduit dans nos cultures, ce Doriphore semble avoir fait de la Pomme-de-terre sa nourriture exclusive. Nous l'avons vu à l'œuvre en mai dernier, dans l'Illinois. C'est certainement un des plus redoutables ennemis qu'ait jamais rencontrés la plante aux pommes d'or, comme l'appelait Parmentier. Non seulement le feuillage disparaît sous sa dent, mais les pétioles et souvent même les tiges sont entièrement dévorés. Aussitôt la larve sortie de l'œuf, elle commence son œuvre de destruction, en se creusant d'abord un petit trou dans la feuille qui la porte, et l'agrandissant de jour en jour, bientôt la feuille entière aura disparu. Lorsqu'après ses différentes mues, le temps est venu pour elle de se métamorphoser, elle s'enfonce en terre pour s'y chrysalider, et en revient à l'état parfait après 10 à 12 jours, pour continuer ses ravages, s'accoupler et déposer ses œufs. Deux et trois générations se succèdent ainsi dans une même saison, et à l'automne, les larves s'enfoncent ainsi en terre pour y passer l'hiver dans la chrysalide, et se trouvent prêtes à subir leur métamorphose au printemps, à temps convenable pour attaquer les Pommes-de-terre, aussitôt qu'elles commencent à sortir de terre, c'est-à-dire, juste au temps où étant plus faibles elles peuvent le moins résister à

leurs attaques. Dès le 20 Mai, nous avons vu à Bourbonnais, des plants de Pommes-de-terre dévorés jusqu'au sol, et on pouvait souvent compter jusqu'à 10 et 12 insectes sur le même pied.

Nous avons bien, en Canada, un insecte qui fait aussi la guerre à la Pomme-de-terre, la Cantharide cendrée, *Lytta cinerea*, Fabricus, et bien des fois nous avons vu des plants entièrement dépouillés de tout feuillage et réduits aux seules tiges nues ; mais outre que les Cantharides s'accroissent de plusieurs plantes comme nourriture, telles que les Aconits de nos jardins, les Ancolies, les Vesces, la Spargoute, etc., comme leurs larves vivent dans la terre, elles ne peuvent attaquer la plante qu'à l'état parfait, et ne paraissent par cela même que dans le temps où celle-ci étant dans toute sa force peut plus facilement résister à leurs attaques.

Un autre Doriphore, tellement rapproché par sa forme, sa configuration et ses couleurs de celui que nous avons décrit, que des personnes qui ne seraient pas entomologistes pourraient facilement les confondre, se trouve encore dans les états de l'Ouest ; c'est le Doriphore uni, *Doriphora juncta*, Germar, dont une autre Solonée, le *Solanum Caroliniense*, semble être la nourriture de prédilection. Malgré leur ressemblance, avec un peu d'attention cependant, il est assez facile de distinguer les deux espèces, même à l'état de larve. Ainsi, tandis que dans le Doriphore à 10-lignes, ce sont les 3e et 4e bandes noires des élytres, en commençant par l'extérieur, qui s'unissent, et seulement au bas, f. Planche II ; dans le Doriphore uni, ce sont les 2e. et 3e. qui se touchent dans presque toute leur longueur, sans cependant se confondre, g, pl. II. Et quant aux larves, celles du premier ont la tête et les pieds noirs, tandis que celles du second ont la tête et les pieds jaunâtres. Mais des différences encore plus grandes dans les mœurs que dans la configuration extérieure viennent de plus séparer ces insectes. Ainsi, tandis que le premier semble faire sa nourriture presque exclusivement, de la Pomme-de-terre, le second préfère, comme l'expérience l'a démontré, plutôt mourir de faim que de se repaître du feuillage de cette plante. Le dernier, en outre de la Morelle de la Caroline, *Solanum Caroliniense*, paraît aussi s'accroître assez bien du Piment et de la Tomate, cependant il ne s'est encore fait remarquer nulle part par ses dégâts.

D'après ce que nous avons dit de la marche de ce redoutable ennemi, qui s'avance vers l'Est de 200 à 300 milles chaque année, il est tout probable que dans deux ou trois ans tout au plus, il sera à Montréal. Et

qu'on le remarque bien, il n'en est pas du Doriphore comme de la Bruche du pois, *Bruchus pisi*, et de beaucoup d'autres insectes des états de l'Ouest, qui ne peuvent guère s'accroître de notre climat ; car pour lui, il s'acclimaterait d'autant plus facilement chez nous, qu'il y trouverait un climat à peu près semblable à celui du lieu de son origine. Aussi a-t-on remarqué qu'en pénétrant dans l'Illinois, il a commencé d'abord par envahir la partie Nord de cet état, et que ce n'est que plus tard qu'il s'est montré dans le Sud. On a pu constater aussi que la marche des colonies envahissantes était deux fois plus rapide pour celles qui se dirigeaient vers le Nord que pour celles qui se portaient au Sud. Et tandis que le Kentucky, l'Ohio, la Louisiane, etc., semblaient être laissés de côté, le Michigan, la Pennsylvanie et même Ontario, avaient déjà reçu sa visite.

Mais qu'y aurait-il à faire ? Attendons-nous que l'ennemi soit établi chez nous pour travailler ensuite à le chasser ? Ce serait suivant nous grandement manquer de sagesse. Il vaut beaucoup mieux prévenir l'invasion d'ennemis que d'attendre qu'ils soient chez nous pour leur faire la guerre. Déjà les entomologistes américains ont attiré notre attention sur la possibilité qu'il y aurait de sauver la province d'Ontario des ravages de cet insecte, par des mesures préventives. En effet, Ontario, isolé des autres états par les lacs Huron et Érié, ne serait exposé à l'invasion que par sa frontière de la rivière Ste. Claire. Or, ne serait-il pas possible d'arrêter l'ennemi là, à la frontière, sans lui permettre de pénétrer dans l'intérieur ? La chose peut se faire pensons-nous. Et quand bien même il faudrait dépenser quelques milliers de piastres dans ce but, ce ne serait rien, comparé aux millions qu'il nous faudra perdre, une fois l'ennemi chez nous. Que nos Chambres d'Agriculture annoncent des primes pour tous ceux qui apporteront telle quantité de ces insectes, et par la guerre qu'on leur fera dès le moment de leur apparition, on prévient leur diffusion.

Mais une fois l'ennemi dans les cultures, n'y a-t-il plus à le combattre ? N'y a-t-il plus de remèdes à employer ?

Pas tout-à-fait ; mais les remèdes sont souvent inefficaces, et les victoires à remporter exigent une telle vigilance et une telle constance qu'elles ne sont rien moins que certaines. Le remède qui a paru le plus efficace dans les Etats de l'Ouest est le vert de Paris ; et cette année même, on n'en a pas vendu moins de 1200 livres dans la seule ville de Lacrosse, Wisconsin.

On conçoit, en effet, que pour couvrir de poudre des cultures d'une certaine étendue, il faut en employer des

quantités assez considérables. Cette poudre se répand sur les feuilles, après une pluie ou une forte rosée, pour quelle y adhère. On se sert à cet effet d'un bâton de quelques pieds de longueur, pour n'être pas exposé à respirer la poussière qui pourrait s'élever, ce qui pourrait avoir des conséquences sérieuses, puisque cette poudre verte n'est qu'un arsénite de cuivre, constituant un des plus violents poisons. On mêle la poudre à 6, 10 ou 12 parties de sable, de cendre ou de chaux, par ce que pure, elle pourrait faire périr la plante avec son parasite. Du reste, nul danger pour les tubercules, car les plantes ne s'assimilant que les gaz ou liquides qui leur conviennent, ne retiennent rien des principes délétères que peuvent contenir les engrais qu'on met à leur disposition ; c'est ce que confirme l'expérience de chaque jour.

Quant à la guerre qu'on peut faire aux insectes mêmes, elle consiste à les recueillir sur les plantes, ou tout au moins à les faire tomber sur le sol pour les écraser. Mais outre que la chose est assez difficile, c'est une opération à recommencer chaque jour, car chaque matin amène de nouvelles éclosions, dans un champ déjà infesté. Il vaut beaucoup mieux encore dans ce cas employer des moyens préventifs, c'est-à-dire faire la chasse aux œufs. Comme ceux-ci sont réunis par groupes au revers des feuilles, il est facile de les trouver et de les écraser. Dès cultivateurs intelligents sont parvenus, par ce moyen, dans l'Ouest, à préserver des champs entiers au milieu de l'invasion générale.

Comme la divine Providence manifeste sa puissance jusque dans les plus petits détails de ses œuvres, elle a voulu que tous les êtres qui se posent en ennemis de l'homme trouvaient eux aussi des ennemis propres dans d'autres animaux de leur classe ou d'ordres différents, afin d'imiter jusqu'à un certain point leur propagation et leur puissance. Le Doriphore connaît aussi cette loi commune. Il n'y a pas moins de 10 à 12 insectes différents qui lui font la guerre, parmi lesquelles se rangent en premier lieu le Calosoma chaud, *Calosoma calidum*, la Coccinelle à 9 points, *Coccinella 9-notata*, et l'Hippodamie à 13 points, *Hippodamia 13-punctata* tous trois appartiennent aussi à l'ordre des Coléoptères. Le premier, représenté de grandeur naturelle dans notre fig. 1, est un magnifique insecte, d'un noir bleuâtre uniforme, avec 6 rangées de points brillants, dorés, enfoncés dans les élytres, Le second et le troisième, fig. 2 et 3, sont aussi deux petits carnassiers, qu'on trouve fréquemment sur les plantes en été. C'est surtout à l'état de larves qu'ils se montrent guerroyeurs, et c'est particulièrement aux larves des Doriphores qu'ils font aussi la chasse.

Nous aurons probablement occasion plus tard de parler des autres ennemis du Doriphore ; mentionnons en passant qu'il est heureux que ce dévastateur trouve plusieurs ennemis dans les insectes, car on assure que les poulets, les canards, les dindons, etc., si friands en général des larves de toutes sortes, ne touchent jamais au Doriphore.—*Naturaliste Canadien.*

Société d'agriculture du comté de l'Assomption.

Election de décembre 1870 :

Président, l'Hon. P. U. Archambault ; v.-président, Ulric Deschamps, Ecr. ; secrétaire-trésorier, Alexandre Archambault, Ecr. Directeur : MM. Onulphé Peltier, L'Epiphanie ; Placide Archambault, St Roch ; Hilaire Hurteau, St. Paul l'Ermite ; Joseph Meunier, Repentigny ; Ambroise Teller, St. Sulpice ; Fidèle Perrault, L'Assomption.

Recette de 1870.....\$1,601.55
Dépenses 1,370.57

Balance en caisse.....\$ 330.98

Cette société possède le magnifique "Percheon" qui a remporté aux deux dernières Expositions Provinciales le premier prix d'une médaille d'argent et pour lequel la dite société refuse \$2,500.

Nous invitons les éleveurs de ce pays à profiter des avantages d'un aussi beau cheval. Les conditions sont faciles. S'adresser au Président.

Election des officiers et directeurs de la société d'Agriculture du Comté de Chambly.

P. B. Benoit, écr., M. P., Président, St. Hubert.

Lt. Col. I. Hurteau, Vice-Président, Longueuil.

Louis Trudeau, Secrétaire, St. Hubert.

Directeurs :

J. B. Charon, écr., Chambly ; M. L. Brosseau, St. Hubert ; Nazaire Préfontaine, St. Bruno ; Cyrille Jodoin, St. Bruno ; Toussaint Sicotte, Boucherville ; Augustin Bourdon, Boucherville ; Ls. David, Longueuil,

Proposé par le lieutenant Hurteau, secondé par le Dr. Martel :

Qu'une humble requête de la Société d'Agriculture du comté de Chambly, soit présentée au gouvernement de Québec, le priant de vouloir bien donner sa garantie aux emprunts nécessaires à la confection des chemins macadamisés et de ne aide pécuniaire, soit en payant le fonds d'amortissement ou autrement, à tou-

tes les compagnies qui feront empier-rer leurs chemins, en vertu de l'acte d'empierrement des chemins de 1869.

Après les éloquents discours de MM. Hurteau, Jodoin, M. P. P., et du Major Charon, en faveur de la motion, la motion fut adoptée avec enthousiasme.

Société d'Agriculture du Comté de Montcalm.

Election de Décembre, 1870.

Président, F. A. Méd. Foucher, Ecr.

Vice-Président, Louis Beaudry, Ecr.

Secrétaire-Trésorier, Louis Gédéon Richard, Ecr.

Directeurs :

Alexis Corsin, Ste. Julienne ; David Martin, St. Esprit ; Joseph Lemire, St. Alexis ; Narcisse Forest, St. Jacques ; François Dévos, St. Liguori ; William Copping, St. Patrick de Rawdon ; William Robinson, do.

L. G. RICHARD,

Secrétaire de la Société d'Agriculture du Comté de Montcalm.

Société d'agriculture du comté de Jacques Cartier.

A l'assemblée générale annuelle des membres de la Société d'Agriculture de ce comté, tenue le 31 décembre dernier, les personnes suivantes ont été nommées officiers pour l'année 1871.

Président, Alex. Sommerville, écr, Lachine, ré-élu ; Vice Président, Benjamin Lefebvre, écr, do ; Sec-Trés. N. M. Le Cavalier, écr, St Laurent, ré-élu.

Directeurs—MM. Jean Bte. O. Martin, Lachine ; Andrew Lislop, Guillaume Le Cavalier, jr, St Laurent ; Urgel Valois, Pointe Claire ; Xavier Chaurette, J. Bte. Meloche, St. Geneviève, et Joseph Deschamps, St Anne.

Société d'agriculture du comté de Verchères.

A une assemblée publique des membres de la Société d'Agriculture no 2 du comté de Verchères, tenue à St. Marc, le 19 de déc. 1870.

J. R. Brillon, Ecr., N. P., de Belœil, fut élu Président de la dite société.

M. Joseph Colette, cultivateur, de Ste Julie, Vice-Président ; Chs Robert, N. P., de Ste Marc ; Sec-Trés ;

Et les Messieurs suivant directeurs : Joseph Daigle écr, marchand de Belœil, Elie Bernard, cultivateur du

même lieu ; Théophile Mongeau, cultivateur de St. Julie ; Malgloire Dansereau, A. Flavien Varry, écr, cultivateurs, de St. Marc ; Amable Archambault, Ecr., et Flavien Marcotte, cultivateurs de St Antoine.

La maison rustique des dames.

Mr. le Rédacteur de "La Semaine Agricole."

Après avoir lu et relu "La Maison Rustique des Dames" que vous avez eu l'obligeance de me passer, je suis heureux, et j'éprouve un indicible plaisir de pouvoir corroborer tout ce que dit Mr. Marcel Progrès sur cet excellent ouvrage. Comme lui, je trouve qu'il est rempli de tout ce qui peut instruire une bonne ménagère de campagne, et la guider dans l'ordre, l'économie qu'elle doit posséder pour l'organisation, et la conduite d'une maison, de manière à y procurer l'aisance, le bien être et les joies du ménage. Il enseigne à faire une bonne cuisine et même d'excellents desserts, à diriger une buanderie, une laiterie ; il donne des conseils sur la toilette, etc., etc. ; en un mot sur tout ce qui incombe à une maîtresse de maison, car une femme née à la campagne et qui y demeure, et celle qui, comme moi, se déterminent à aller y habiter et à s'y occuper sérieusement des devoirs qui l'y attendent, ne doit pas hésiter à mettre *la main à l'œuvre*. La lecture de ce livre donne du goût pour les différentes occupations de la vie de campagne et on y puise les instructions nécessaires à la bonne tenue d'une maison. Pour ma part, je voudrais voir ce livre dans toutes les familles canadiennes, où il deviendrait bientôt le compagnon indispensable du logis, et l'ami le plus agréable de la mère et de ses filles.

Et, M. le Rédacteur, se je ne craignais de pécher par indiscrétion, je vous demanderais l'hospitalité dans les colonnes de *La Semaine Agricole* pour quelques passages des premiers chapitres de *La Maison Rustique des Dames*, afin que vos lectrices, qui sont aussi nombreuses que vos lecteurs, pussent avoir une idée de cet ouvrage et juger de son utilité. Je suis intimement convaincue qu'après avoir lu ces extraits, plusieurs maîtresses de maison, et surtout beaucoup de mères de familles s'empresseront de se le procurer ; car, c'est un de ces livres, qui, comme *Le Livre aux cents louis d'or*, vaut son pesant d'or.

Devoirs et travaux d'une Maîtresse de maison.

"Une maîtresse de maison a de nombreux devoirs à remplir. L'ordre et la perfection qu'elle apporte dans leur accomplissement contribuent beaucoup à la prospérité de la famille. Elle doit se bien pénétrer de l'importance de sa tâche, et ne pas craindre de l'aborder résolument : elle y trouvera des jouissances pures, puisées dans le sentiment intime de son utilité. L'ennui ne l'atteindra jamais, car l'ennui naît de l'oisiveté ou de l'inutilité des choses qui nous occu-

pent, et lorsqu'on a pu parvenir à bannir l'ennui de son existence, le bonheur est bien près d'y venir prendre place. La plus petite circonstance fait naître et renouvelle les jouissances au milieu desquelles la vie coule rapidement et avec ce charme qui accompagne toujours le vrai et l'utile.

"Les devoirs de la femme qui habite la campagne et veut y jouer un rôle actif sont bien plus importants et plus étendus que ceux de la femme qui habite les villes. Celle-ci n'a que son ménage à diriger et à mille moyens de pourvoir à l'instruction de ses enfants ; à la campagne, une femme ne doit pas seulement être mère il faut aussi qu'elle soit institutrice de ses enfants ; il ne suffit pas qu'elle soit ménagère, elle doit prendre sa part de la direction et des travaux de l'exploitation agricole. Une femme sensée ne se plaindra pas de ce surcroît d'occupations qui lui procurera de doux plaisirs ; il ne peut paraître fastidieux qu'aux femmes qui, ne s'y étant livrées qu'accidentellement, n'ont pu y prendre l'intérêt qu'offrent toujours les choses que l'on a créées, que l'on fait avec suite et qui ont un but utile et bien déterminé.

"Une jeune fille à laquelle on veut donner une éducation qui la rende apte à diriger l'économie domestique d'une exploitation agricole, ne doit rien négliger de tout ce qui peut lui faire acquérir des talents agréables et orner son esprit. Ces talents, à la campagne, lui vaudront les mêmes succès qu'à la ville, et, comme ils s'y rencontrent plus rarement, ils seront plus remarquables, quelques études sérieuses lui donneront de l'assurance et lui permettront de causer avec son mari d'une foule de choses qui intéressent les hommes, car si elle veut plaire à son mari, dont elle est souvent l'unique société, elle doit s'efforcer de se tenir à sa hauteur. Comme elle doit charmer les loisirs communs, elle pourra, pour se livrer aux études qu'exige sa position, négliger la connaissance d'une multitude de petits travaux d'aiguille insignifiants et apporter moins de recherche dans sa toilette.

"On pensera peut-être que l'agriculture et les soins qu'exige une ferme sont des études bien sérieuses pour une jeune fille, mais l'étude de la grammaire, de l'arithmétique, de l'histoire et de la géographie est-elle moins sérieuse ? Si l'on considère l'instruction agricole comme aussi importante, on l'abordera sans plus de crainte, on la poursuivra avec la même persévérance, et ce genre d'instruction sera une source de plaisirs réels.

"Une femme, dans ces conditions, trouvera aux études agricoles de puissants attraits : d'abord, le charme de la nouveauté, puis le plaisir de me-

ner une vie active et utile à tous. Le rôle insignifiant que les mœurs actuelles ont laissé aux femmes les empêche d'acquiescer, dans la société, l'importance dont elles pourraient jouir en devenant plus positives et plus actives. Grâce au rôle plus sérieux que nous leur assignons, leur maris trouveront en elles de véritables associées, elles acquerront un titre de plus à leur tendresse, et, comme un chef de famille ne peut avoir de meilleur conseiller que sa femme, dont tous les intérêts sont si intimement liés aux siens, la communauté y gagnera sous tous les rapports.

"A la campagne une femme a deux ménages à gouverner, le ménage de sa famille et celui de la ferme ; ils ne peuvent être communs, elle doit y consacrer les mêmes soins et une égale surveillance. Si la direction est quelquefois modifiée par les exigences de l'exécution, l'économie et l'ordre doivent présider à tout dans les deux ménages.

"La maîtresse de maison doit avoir entièrement sous sa direction immédiate toutes les filles de service de la ferme. La basse-cour, c'est-à-dire, la vacherie, la porcherie et l'élevage des volailles, les jardins et les vergers, ainsi que les bêtes à laine, font aussi partie de ses attributions. Elle doit être au courant de tous les travaux à exécuter dans la ferme, afin de pouvoir seconder son mari dans sa surveillance et suppléer en cas d'absence ou de maladie. Il est donc indispensable qu'elle connaisse toutes les pièces de terre de l'exploitation et l'assolement auquel elles sont soumises, et qu'elles tiennent un compte exact des dépenses et des recettes de tout ce qu'elle dirige, afin de pouvoir facilement juger des pertes et des profits, et se rendre compte de la dépense du ménage de la maison et du ménage de la ferme.

"On doit chercher à conserver les domestiques le plus longtemps possible, pour cela, il faut les prendre jeunes et les habituer à la maison de manière qu'elle leur semble en quelque sorte leur *chez-eux*.

"Le premier talent d'une maîtresse de maison est de s'avoir bien employer son temps. Si elle parvient à acquiescer ce talent trop rare, elle sera étonnée elle-même des résultats qu'elle obtiendra.

"Lorsqu'une maîtresse de maison a fixé la distribution régulière de son temps, elle doit chercher à la maintenir, sans cependant y apporter la rigueur qu'il faut imposer aux enfants ou aux domestiques.

"Une femme, à la fois maîtresse de maison et fermière doit exercer une surveillance active sur ce qui se passe chez elle et dans la ferme ; il faut qu'elle n'ignore rien de ce qui s'y fait, et lorsqu'elle a donné des ordres elle doit en exiger l'exécution. Pour

faciliter le travail, il convient que les ordres soient donnés, autant que possible, le soir pour le lendemain. Par des visites inattendues, une maîtresse de maison tiendra tout son monde en haleine, il vaut mieux prévenir le mal qu'avoir à le réprimer."

AURÉLIE.....

HYGIÈNE.

● **Remède contre l'Eparvin.**

Le Professeur James Law, Chirurgien vétérinaire de la Société d'Agriculture de l'Etat de New-York, et que l'on place aux Etats-Unis comme à la tête de la profession vétérinaire, dit ce qui suit : lorsque l'éparvin est de fraîche date, et que la partie est enflée, chaude, sensible, il faut d'abord soulager ces symptômes. Il faut que le fer porte d'aplomb sur un plancher uni. Puis ensuite on enveloppe pendant dix jours le jarrèt avec un linge mouillé, recouvert par un autre sec pour empêcher une trop prompt évaporation. Dans le même temps, donnez un purgatif : nourrissez avec de la moulée et des racines, outre le foin. Au bout des dix jours, rasez la partie interne du jarrèt et appliquez le remède suivant : biniodure de mercure deux drachmes ; saindoux une once ; frictionnez la partie avec cet onguent pendant cinq minutes ; vous tiendrez pendant vingt-quatre heures la tête du cheval à une certaine hauteur pour l'empêcher de lécher et enlever l'onguent ; lorsqu'il commencera à sortir du mal sur la tumeur, vous la laverez avec du savonnage et appliquez tous les jours un peu de teinture d'arnica montana. (Ce remède se trouve chez tous les pharmaciens, et ne coûte pas cher.) Lorsque les premiers vésicatoires seront guéris, il sera peut-être nécessaire d'appliquer de l'onguent une deuxième et même une troisième fois. Dans des cas obstinés et très prononcés, et si l'on ne veut pas que son animal reste boiteux, il faudra avoir recours à quelque opération chirurgicale ; mais cela est du ressort du chirurgien vétérinaire. Il faut un repos de six semaines à deux mois, pour permettre au dépôt de se consolider.—[Du *Live Stock Journal*.]

DR. GENAND.

Volailles tenues enfermées.

Si, ceux qui gardent des volailles enfermées, veulent qu'elles soient toujours en santé et en bonne condition, ils doivent les soigner régulièrement, et d'une manière judicieuse, ne point les gorger aujourd'hui et les négliger demain : il faut ne jamais oublier, qu'elles n'ont point, comme

des volailles libres, la chance de se trouver de quoi vivre, et qu'elles dépendent entièrement de vous pour leur nourriture. On ne doit pas leur donner plus de nourriture qu'elles n'en peuvent consommer, car ce serait la perdre. Quelquefois on voit du grain par terre, et cependant les volailles montrent la faim ; d'autres fois elles sont fatiguées de n'avoir toujours que la même nourriture, il faut, dans ce cas, la leur changer, et leur donner quelques friandises, comme un peu de pain trempé dans du lait, de la viande, des os écrasés, un peu de chanvre, une poignée de blé, ou même des écailles d'huitres concassées, etc., si vos volailles ne sont point malades, elles ne refuseront jamais cela. Il y en a qui croient que des volailles peuvent être trop grasses pour pondre ; je ne suis point de cette opinion là, surtout quant aux Espagnoles, car dans le cours de mon expérience, je n'ai jamais rencontré une poule de cette espèce, assez grasse pour l'empêcher de pondre ; on ne peut jamais trop les soigner. Si elles ne veulent pas manger d'une nourriture, il faut leur en donner une autre l'essentiel c'est de la leur donner dans un endroit propre. On les soigne trois fois par jour ; le premier repas aussi matin que possible, car elles se lèvent avec le jour ; le deuxième repas sur le milieu du jour ; et le troisième vers la brunante (selon la saison de l'année). Tous les grains sont bons pour des volailles enfermées, mais, comme je viens de le dire, il faut changer souvent de nourriture, et pour la varier on leur donne de temps en temps des végétaux cuits ou crus, les restes de la table, un peu de viande et pour les amuser un os auquel il se trouvera attaché un peu de viande, etc. Des volailles enfermées ne doivent jamais manquer d'eau fraîche. Il n'est pas nécessaire de leur donner de nourriture artificielle, comme du pain trempé dans de la bière ; cela peut les stimuler pendant quelque temps, mais finit par leur être contraire, car elle n'est pas naturelle, mais ne craignez pas de leur donner du lait, si vous en avez. Une betterave, une carotte, ou un navet cru remplacera l'herbe.

DR. GENAND.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Recette.

CIMENT POUR FAIRE TENIR LES INSTRUMENTS DANS LEUR MANCHE.

Chaque femme de ménage sent grandement le besoin d'un article capable de consolider les manches de couteaux et de fourchettes, lorsqu'ils sont devenus lâches et branlants.

Le meilleur ciment pour cet objet,

se compose de deux parties de colophane (arcanson) et d'une partie de soufre que l'on fait fondre ensemble et que l'on conserve soit en poudre soit en bâtons. Au moment de s'en servir on mêle ensemble une partie de cette poudre et une demi partie de limaille de fer ou de sable fin, ou encore de poussière de briques, et on en emplit la cavité du manche. On fait ensuite chauffer la tige du couteau ou de la fourchette, et on l'introduit dans la cavité, quand il sera refroidi le couteau sera aussi solide et ferme comme un neuf.—[Du *Ontario Farmer*.]

DR. GENAND

IMPORTANT POUR

CEUX QUI SE SERVENT D'HUILE POUR LES MACHINES.

L'HUILE EXTRA DE STOCK

EMPLOYÉE POUR LUBRIFIER, SURPASSE TOUS LES AUTRES HUILES COMPOSÉES AVEC DES SUBSTANCES ANIMALES, VÉGÉTALES ET MINÉRALES.

Nous sommes prêts à prouver sa supériorité sur tous les autres Huiles maintenant employées pour les Machines, depuis l'Horloge ou la Machine à coudre, jusqu'à l'arbre le plus pesant pour les Bateaux à Vapeur. Voici en quoi elle excelle sur les autres huiles : —ELLE N'ADHÈRE PAS aux Machines qu'on peut aisément en bon état sans trop de trouble, et elle nettoiera les Machines auxquelles auraient adhéré d'autres Huiles. ELLE NE SE CONGÈLERA PAS OU N'ÉPAISIRA PAS DANS LE TEMPS LE PLUS FROID. C'est une qualité de la plus haute importance, vu qu'une huile ne la possédant pas ne pourra lubrifier un arbre froid : Une huile semblable pourra être employée chaude, mais du moment qu'elle viendra en contact avec un arbre froid, elle se congèlera et ne commencera à lubrifier que lorsque la friction aura réduit à l'état liquide. En acquérant une température plus chaude, le "Journal" s'étend et la boîte en souffre. Il est aussi possible d'employer de l'huile qui se figera sur un arbre froid, sans obtenir ce résultat comme il l'est de mélanger de l'huile avec de l'eau. L'HUILE EXTRA DE STOCK POUR LES MACHINES LUBRIFERA LA MACHINE LA PLUS FROIDE DU MOMENT QU'ELLE Y SERA APPLIQUÉE. Cette huile est garantie être supérieure au blanc de b. laine ou à tous les huiles d'olive, à l'exception du "bolt cutting."

Les ordres seront promptement exécutés, si on les envoie à

WINANS, BUTLER & CIE.

77, Rue Front, Toronto.

G. B. STOCK,

Seul agent pour la Puissance, Brougham, Ont.

TEMOIGNAGE.

LES MACHINES DE JOSEPH HALL, }
Oshawa, Ontario 4 Avril 1870. }

GEO. B. STOCK, Ecr., Brougham.

CHER MONSIEUR,

Nous nous sommes servi de votre huile pour lubrifier, durant les quatre derniers mois, et je puis dire sans hésiter que c'est la meilleure que nous avons employée jusqu'ici. Elle est aussi à bon marché et dure plus longtemps qu'aucune autre huile. Nous avons mis en opération notre nouvelle Machine à planer du fer, de 14 pieds, durant 7 jours après l'avoir lubrifiée une seule fois ; elle tient les Machines claires et brillantes, nous ne désirons rien de mieux pour lubrifier.

Votre respectueux serviteur.

F. W. GLEN,

Président.

Brougham, Ont., 20 Octobre.

RAPPORT OFFICIEL DES DIVERS MARCHES DE LA P. DE QUEBEC

Fait spécialement pour la "Semaine Agricole."

Montréal, 12 Janvier, 1871.

Table of market prices for various agricultural products including flour, grain, meat, and dairy items, with columns for different locations like Montréal, St. Jean, and Québec.

COCHONS BERKSHIRES & SUFFOLKS

PUR SANG,

A vendre.

LOUIS BEAUBIEN,

8 nov.—ak

Montréal

VINAIGRE, Comment on le fait avec du Cidre, du Vin ou de Sorghum en 10 heures sans faire usage de drogues. Pour les circulaires, s'adresser à F. J. Sage, Manufacturier de Vinaigre. Cromwell, Ct.

Septembre 1870.—a22

Cie du Chemin de Fer le Grand Tronc du Canada.

SERVICE AMELIORE DES TRAINS

POUR L'HIVER DE 1870.

AUGMENTATION DE VITESSE.

Nouveaux Chars pour tous les Trains Express

Les trains partent maintenant de Montréal comme suit:

ALLANT A L'OUEST.

Train de la Malle pour Toronto et les stations intermédiaires. 8.00 A.M. Express de nuit pour Ogdensburg, Ottawa, Brockville, Kingston, Belleville, Toronto, Guelph, London, Brantford, G. derich, Buffalo, Detroit, Chicago et tous les points de l'ouest. 8.00 P.M. Train d'accommodement pour Kingston, Toronto et les stations intermédiaires. 6.00 A.M. Train d'accommodement pour Brockville et les stations intermédiaires. 4.00 P.M. Trains pour Lachine à 8.00 A.M., 9.30 A.M., 2.00 P.M., et 5.00 P.M. Le train de 2.00 p.m. va à la frontière.

ALLANT AU SUD ET A L'EST.

Trains d'accommodement pour Island Pond et les stations intermédiaires. 6.45 A.M. Express pour Boston via Vermont Central. 8.40 A.M. Express pour New-York et Boston via Vermont Central. 8.30 P.M. Express pour Island Pond. 2.00 P.M. Express de Nuit pour Québec, Island Pond, Gorham et Portland, et les Provinces d'en bas, arrêtant entre Montréal et Island Pond à St. Hilaire, St. Hyacinthe, Upton, Acton, Richmond, Brompton Falls, Sherbrooke, Lennoxville, Compton, Coaticook et Norton Mills, seulement à 10.10 P.M.

Il y aura des Chars directs à tous les trains de nuit. Le bagage sera étiqueté pour tout le trajet.

Le steamer "CARLOTTA" ou "CHASE" laissera à Portland pour Halifax N. E., tous les Mercredis et Samedis après-midi, à 4.00 heures p.m. Le confort est excellent pour les passagers et le fret.

La compagnie internationale des Steamers, faisant le trajet en connexion avec le Chemin de Fer le Grand Tronc, laisse Portland tous les Lundis et les Jeudis, à 5.00 heures p.m., pour St. Jean, N. B., &c., &c.

On pourra acheter des billets aux principales stations de la compagnie.

Pour plus amples informations et l'heure du départ et de l'arrivée de tous les Trains aux stations intermédiaires et au terminus du chemin, s'adresser au Bureau où l'on vend des billets, à la Station Beauport ou au Bureau No. 39, Grande Rue, St. Jacques.

C. J. BRYDGES, Directeur-Gérant.

Montréal 12 D'c., 1870.—a k

LA SEMAINE AGRICOLE

IMPRIMÉE ET PUBLIÉE PAR

DUVERNAY, FRERES

No. 16, RUE ST. VINCENT MONTRÉAL

\$1 par année, payable d'avance.